



LA RÉPUBLIQUE LITTÉRAIRE,

OU

DESCRIPTION ALLÉGORIQUE ET CRITIQUE *DES SCIENCES ET DES ARTS*,

Ouvrage posthume de Dom DIEGO SAAVEDRA FAJARDO, Chevalier de l'Ordre de Santiago, &c. &c. &c.

Traduit de l'Espagnol, sur l'Edition la plus correcte, publiée à Madrid en 1735.

Présenté au Public par les soins & aux dépens du Libraire.

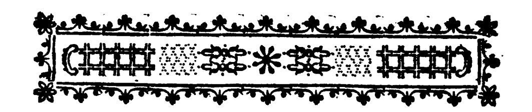




A LAUSANNE;

Chez FRANÇOIS GRASSET, Libraire.

M. DCC. LXX.



PRÉFACE

de l'Édition de 1735,

Par D. Gregorio Mayans i Siscar, Bibliothécaire du Roi Catholique, & Professeur du Code Justinien dans l'Université de Valence.

C'est ici un de ces Livres qui ont besoin d'une Préface, non pour lui ménager la bienveillance des Lecteurs, précaution superflue, & dont se moquent les gens sensés; mais pour apprendre au public quel en est le véritable Auteur:

car il eſt juſte que l'on ſache à qui nous devons cet élégant Ouvrage, afin de payer à ſon travail le juſte tribut de reconnoiſſance qu'il mérite. En 1655 *Dom Melchior de Fonſeca i Almeïda* le fit imprimer à Madrid, ſous le titre de *Jugement des Arts & des Sciences, par Dom Claude-Antoine de Cabrera. Dom Melchior* le tenoit de *Dom Gaſpard de Seijas Vaſconcelas*, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, dont il eſt fait mention honorable dans l'excellente Bibliotheque Eſpagnole de *Dom Nicolas Antonio*. Les Approbateurs, *Dom Auguſtin de Ca-*

ravajal & le *P. Fr. Diego Niseno*, homme célebre de ce temps-là, déclarent qu'on n'en connoissoit pas le véritable Auteur ; c'est ce qu'assure encore *Dom Gaspard de Seijas Vasconcelas* dans la Préface qu'il mit à la tête de cette premiere Édition : ainsi le nom de *Dom Claude-Antoine de Cabrera* est un nom supposé. Quinze ans après, en 1670, *Dom Joseph de Salinas*, Trésorier du Chapitre d'Alcala, qui ne connoissoit point cette premiere Édition, donna au public cet Ouvrage pour nouveau, sous cet autre titre : *La République Littéraire, par Dom*

Diego de Saavedra i Fajardo, Chevalier de l'Ordre de Santiago, &c.

D'après ce que nous venons de rapporter, on peut former deux queſtions ; l'une ſur le titre qu'on doit donner à l'Ouvrage ; l'autre ſur ſon Auteur, ſi ce fut *Dom Diego* ou non. Si le ſavant *Dom Nicolas Antonio* eût été au fait de ces particularités, & qu'il eût voulu en porter ſon jugement, cet habile Critique nous eût ſauvé l'embarras d'en dire le nôtre. Mais enfin il me paroît facile de réſoudre les deux queſtions propoſées. On ne peut nier

que ce Livre ne contienne un jugement raiſonné ſur les Sciences & les Arts. Il eſt pareillement inconteſtable qu'il roule d'un bout à l'autre ſur la deſcription d'une Ville, à laquelle *Varron*, qui s'offre à en faire voir toutes les curioſités, donne le nom de *République Littéraire*, titre parfaitement aſſorti à l'idée d'un Livre dont il n'y a preſque pas une ſeule page où l'on ne liſe les mots de *République*, *Ville* & *Citoyens*. Ainſi ce dernier titre me paroît préférable à l'autre, en ce qu'il rend mieux l'allégorie continuelle qui regne

dans l'Ouvrage, & qu'il en annonce parfaitement l'objet, qui est de faire connoître les plus habiles Maîtres qu'ont produit tous les siecles dans les Arts libéraux; c'est ce qui a déterminé à lui donner constamment ce même titre dans les diverses Éditions qu'on en a faites jusqu'ici, tant en Espagne qu'ailleurs. Pour ce qui regarde l'Auteur, il y a des preuves sans replique en faveur de *Dom Diego Saavedra.* *

* *Diego Saavedra Fajardo*, issu d'une famille noble au Royaume de Murcie, passa sa vie dans les négociations & les affaires d'Etat. Il fut d'abord

Ce grand homme, dans la Préface de sa *Couronne Gothique*,

Secretaire du Cardinal Gaspard de Borgia, Vice-Roi de Naples, & ensuite Ministre du Roi d'Espagne à Rome, où il se fit beaucoup estimer par sa bonne conduite. Delà il fut envoyé en Suisse en qualité de Résident, & assista à deux Dietes à Ratisbonne. Il y reçut ordre d'accompagner à Munster le Comte de Pinaranda, Plénipotentiaire d'Espagne, pour la Paix qui s'y traitoit. Il mit à profit les intervalles d'une vie agitée & extrêmement occupée des affaires d'Etat, pour composer des Ouvrages qui supposent une lecture immense, & mourut en 1648, après avoir été Chevalier de l'Ordre de Santiago, & Conseiller du Conseil suprême des Indes, sous le Regne de Philippe IV. Ses principaux Ouvrages, outre celui-ci, sont l'*Idée d'un Prince Politique Chrétien*, qui a été traduit en Latin, & la *Couronne Gothique*. On les a tous recueillis en un volume *in-fol.* à Anvers.

débute en ces termes : *Je pouvois, mon cher Lecteur, vous offrir un Ouvrage d'un goût plus nouveau & plus rempli de recherches :* paroles remarquables, par où il désigne sans doute cet Ouvrage. Car, quoi de plus nouveau que l'art de rassembler sous une fable ingénieuse tant de vérités solides, sans que la fiction leur ôte rien de leur force ? Quelles plus curieuses recherches, qu'une exacte critique des Auteurs les plus renommés dans les Arts libéraux, & un examen suivi de ce qu'il y a eu de plus célebre dans les autres Arts subalternes ?

Ajoutez à cela le témoignage de *Dom Diego* lui-même, lequel dans cet Ouvrage, en parlant du Censeur chargé de la révision des Livres de Politique, & voyant qu'il en condamnoit plusieurs aux flammes, dit modestement : *Je frissonnai à ce discours* (du Censeur), *& je me tins coi, dans la crainte qu'on exerçât la même rigueur sur mes Maximes Politiques, quelque attention que j'aie eue de les conformer aux loix de la piété, de la raison, & de la justice.* On me dira peut-être que ces paroles, ne se trouvant point dans la premiere Édition, ont été ajoutées

après coup dans les ſuivantes. Mais pourquoi, répondrai-je à mon tour, n'auroit-on pas pu les omettre dans la premiere, comme on a fait de tant d'autres paſſages, ſoit par malice, ſoit par négligence ? Cette premiere Édition n'a-t-elle pas pu ſe faire d'après quelque ancien brouillon imparfait de *Dom Diego*, ou ſur quelqu'autre copie défectueuſe & peu fidelle ? Ce dernier ſentiment me paroît le plus probable. D'ailleurs en matiere douteuſe, perſonne n'ignore combien eſt foible un argument négatif contre un poſitif. Nous appre-

nons du *Dr. D. François-Ignace de Porrès*, dans la Préface qu'il a mise à la tête de la seconde Édition de cet Ouvrage, que le Cardinal *Dom Antoine d'Aragon* fit tirer une copie du Manuscrit original même de *Dom Diego*, & que c'est sur cette copie que fut faite l'Édition qu'en donna ensuite *Dom Joseph de Salinas*, son Bibliothécaire. Tout cela ne laisse point lieu de douter que *Dom Diego* ne soit le véritable Auteur.

Mais je n'en veux point d'autre preuve que le style. Elle paroîtra foible aux igno-

rants ; mais c'eſt la plus forte pour tous ceux qui ont du goût & de la lecture. En effet on retrouve ici le même choix des expreſſions, même goût dans leur arrangement, ce ton & cet air de Cour qui enchantent dans la *Couronne Gothique ;* on y retrouve juſqu'à des phraſes entieres tirées, mot pour mot, des *Maximes Politiques.* Or l'Auteur de la *République* ne peut être ſoupçonné de copier littéralement aucun de ſes Contemporains ; au lieu qu'il n'y a pas de honte à ſe copier quelquefois ſoi-même. Je pourrois entrer là-deſſus

dans un plus grand détail ; mais ce feroit faire un autre Livre : c'eſt aſſez de mettre le lecteur ſur la voie, afin de lui donner le goût de l'examiner par lui-même. Liſez & comparez, & vous tomberez d'accord de ce que j'avance. Que ſi au contraire cet examen n'opere pas chez vous une entiere conviction, faites le procès à *Dom Diego*, quoiqu'il ait pour lui une poſſeſſion de ſoixante ans, que perſonne ne s'eſt encore aviſé de troubler.

Pour reprendre le fil de ma Préface, je dois ajouter que, comme cet Ouvrage eſt poſ-

thume, il a toujours été imprimé avec un très-grand nombre de fautes, qui se trouvoient sans doute dans les deux copies qui servirent aux deux premieres Éditions. Pour en purger celle-ci, j'ai comparé avec grand soin les textes des anciennes Éditions, & lorsqu'il y a eu des *variantes*, j'ai choisi la maniere qui m'a paru préférable, en remontant même, pour me décider, jusqu'aux sources dans lesquelles avoit puisé *Dom Diego*, c'est-à-dire, aux Auteurs anciens qu'il fait passer en revue. Outre cela, comme l'Auteur n'avoit pas

mis la derniere main à cet Ouvrage, & qu'il n'avoit pas pris à ſon égard la ſage précaution dont, au rapport de *Dom Joſeph Pellicer*, il uſoit pour tous ſes autres écrits, qui étoit de les ſoumettre à l'examen de quelque ami éclairé; il s'étoit gliſſé dans celui-ci des idées païennes, fruit de la lecture des Poëtes, mais qui paſſoient les bornes d'une fiction permiſe : en particulier il s'y trouvoit quelques erreurs de *Platon*, qui auroient pu paroître tolérables dans la bouche de ce Philoſophe païen, mais qui ne l'étoient nulle-

ment dans celle d'un Écrivain auſſi catholique que *Dom Diego*. C'eſt pourquoi, ayant engagé en 1730 un Libraire de Valence à faire une nouvelle Édition de la *République Littéraire*, je lui livrai la copie que j'en avois faite de ma main, & dans laquelle je ne m'étois pas contenté de corriger toutes les fautes, ſoit d'impreſſion, ſoit des anciens manuſcrits qui avoient ſervi aux premieres Éditions, marquant par des points les lacunes qui s'y trouvoient; mais j'en avois encore retranché tous les ſentiments du Paganiſme que *Dom Diego*

avoit adoptés, ſans faire ré-
flexion à leur oppoſition aux
Dogmes du Chriſtianiſme. C'eſt
à quoi ſont expoſées les Œu-
vres poſthumes, lorſque leurs
Éditeurs ou Approbateurs man-
quent d'intelligence pour les
corriger, ou négligent les pré-
cautions qu'auroit pris l'Au-
teur lui-même, de ſoumettre
l'ouvrage à la cenſure de quel-
que homme ſage & éclairé.
Je ſuis aſſuré que, ſi *Dom Diego*
vivoit encore, il me ſauroit
gré du ſervice que j'ai pré-
tendu lui rendre. Je proteſte
au ſurplus que je n'ai ſuivi en
cela que le zele dont je ſuis

pénétré depuis long-temps pour cet Auteur. J'ai consigné ce sentiment dans un Discours que je publiai à sa gloire, il y a dix ans, n'en ayant alors moi-même que vingt-cinq. Dans l'ardeur où j'étois de m'exercer à écrire, il me vint à l'esprit de prendre pour sujet de mes premiers essais quelque point critique. J'exposai librement mes pensées dans ce Discours, dont l'objet principal est de donner à *Dom Diego de Saavedra* les justes éloges que tout le monde prodigue à ses Écrits. J'ai eu en cela le même sort que *Terence* pour son *Hécire*.

Comme la plupart des Lecteurs préferent le frivole au ſolide, & s'amuſent plus des ſauts périlleux d'un Saltimbanque que de la marche grave d'un eſprit mâle, mon Diſcours eut très-peu de partiſans. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit devenu rare, & comme il eſt deſiré de pluſieurs perſonnes, j'ai conſenti à ce qu'on le réimprimât, pour ſatisfaire à leur demande. A la vérité, j'aurois mieux aimé en différer l'impreſſion pour le donner au public avec mes autres Diſcours, dans l'eſpérance que la variété des ſujets pourroit cou-

vrir les fautes qui me ſont échappées. Mais toutes ces excuſes ſont inutiles ; mon Diſcours, tel qu'il eſt, ſervira d'introduction à la *République Littéraire*. *

* Ce Diſcours ſe trouve à la tête de la *République Littéraire* en Eſpagnol. On s'étoit propoſé d'en donner auſſi la traduction ; mais comme il roule en entier ſur la critique des Auteurs Eſpagnols qui nous ſont peu connus, ſur l'examen de leurs Ouvrages, la propriété & l'harmonie de leur ſtyle, & la gradation ſucceſſive par où ils ont conduit la Langue Eſpagnole à ſa perfection, la traduction en auroit été peu intéreſſante pour les Lecteurs François, défigurée par la bigarrure de fréquentes citations Eſpagnoles, ou inſipide & quelquefois inintelligible par l'impoſſibilité de faire paſſer ces citations dans notre Langue ſans les

Je dois avertir, en finiſſant, que *Joſeph Graminani*, Imprimeur, fit en 1700, à Palerme, une Édition *in*-4°. de la *République Littéraire*, Édition qu'il donne pour la ſeconde, croyant fauſſement qu'il ne s'en étoit point fait d'autre juſque-là que celle d'Anvers, de l'an 1676: mais le plus fâcheux, c'eſt qu'il donne la ſienne pour corrigée & purgée d'un grand nombre de fautes, tandis que par une témérité qu'il n'a garde d'avouer, il y a ajouté &

dépouiller de tout ce qu'elles ont de beau & de piquant.

retranché ſelon ſon caprice, ſans diſcernement & ſans goût. C'eſt ſur quoi il étoit à propos de prévenir le Lecteur. Je ne veux pas le fatiguer davantage, ni lui enlever un temps qui ſera mieux employé à la lecture de la *République Littéraire.* Adieu.



LA



LA RÉPUBLIQUE LITTÉRAIRE.



J'Etois occupé à réfléchir sur cette grande multitude de Livres dont nous sommes inondés, & sur les accroissements qu'elle prend de jour en jour, tant par la hardiesse des Auteurs à donner leurs pensées au public, que par la facilité que leur en fournit l'Imprimerie, au moyen de laquelle on fait aujourd'hui une espece de trafic des Sciences, la plupart des *Savants* n'étudiant que pour écrire, & n'écrivant que pour en tirer du profit; l'esprit tout rempli de ces idées, je me sentis tout-à-coup saisi du sommeil, & en cet état le sens intérieur me retraça dans un songe les images des objets qui m'occupoient auparavant. Je me trouvai

Songe de l'Auteur.

transſporté devant une Ville ſuperbe, dont l'Architecture relevée de chapiteaux d'or & d'argent brunis, offuſquoit les yeux par ſon éclat, & touchoit aux cieux par ſon élévation. Frappé de ce que j'en découvrois de loin, je deſirois ardemment d'en reconnoître les beautés de plus près & en détail, lorſque je vis venir à moi un ancien qui s'acheminoit vers la Ville. Je le joignis, & dans la converſation j'appris de lui qu'il ſe nommoit *Marc Varron*. Ce nom ne m'étoit pas nouveau. Je connoiſſois depuis long-temps le ſavoir & l'érudition profonde du perſonnage en toutes ſortes de matieres, ſacrées & profanes, par ce que j'en avois lu dans Cicéron & dans d'autres Auteurs. Je lui demandai comment ſe nommoit la Ville que nous voyions. Il me répondit d'un ton plein de bonté & de politeſſe, que c'étoit la *République Littéraire*, & il s'offrit à me faire voir ce qu'elle renfermoit de plus curieux. J'acceptai ſa compagnie & ſon offre, & nous nous acheminâmes en nous entretenant enſemble. Le long du chemin, je remarquai que la campagne du voiſinage produiſoit plus

Rencontre de Varron.

Les dehors de la Ville.

d'ellébore que de toute autre espece d'herbes. J'en voulus savoir la raison, & mon conducteur m'apprit que la divine Providence avoit toujours l'attention de placer auprès des maux les remedes convenables ; qu'ainsi elle faisoit croître cette plante comme sous la main des habitants, pour soulager les grands maux de tête que leur occasionnoit l'étude continuelle.

Plusieurs d'entr'eux usoient d'ellébore & de confection d'anacarde pour se fortifier la mémoire, au risque d'affoiblir leur jugement. Ces gens-là me parurent faire trop peu de cas de cette derniere faculté, en risquant ainsi de la sacrifier pour la mémoire ; car si celle-ci est comme le dépôt des Sciences, elle est également celui de tous nos maux, & l'homme seroit bien plus heureux, s'il tenoit à ses ordres la faculté d'oublier, comme il a celle de se souvenir. L'idée des biens qui ne sont plus nous désole, celle des maux présents nous tourmente.

Aux approches de la Ville j'apperçus les fossés, qui au lieu d'eau étoient remplis d'une liqueur noire. Les murs étoient fort élevés, & n'a-

Remparts.

voient pour artillerie que des tuyaux de plumes d'oies & de cygnes, qui vomissoient des boulets de papier. Elle avoit pour boulevarts des tours blanches, dans lesquelles la force de l'eau élevoit des pilons de bois, qui, retombant dans des auges de marbre, battoient des chiffons de linge, & les hachoient jusqu'à les réduire en une pâte molle & liquide comme de la bouillie. On recueilloit cette pâte dans des châssis de fil de cuivre; on la faisoit égoutter entre des pieces de feutre; & elle se changeoit en des feuilles de papier; matiere facile à fabriquer, mais bien funeste à l'humanité. Que les hommes sont ingénieux à procurer leur malheur! La nature bienfaisante avoit eu la précaution d'enfouir dans les entrailles de la terre l'or & l'argent, comme des métaux pernicieux à notre repos; elle les avoit cachés dans des régions éloignées, qu'elle avoit cherché à rendre inaccessibles, en leur donnant pour fossés l'immensité de l'Océan, & pour remparts des montagnes hautes & escarpées; & l'homme tourne son industrie à inventer des arts & des instruments pour traverser les

Fabrique de papier.

mers, franchir les montagnes, & déterrer cette matiere qui cause tant de peines, de guerres & de trépas à l'Univers. L'on va ramasser jusque dans les ordures où ils pourrissoient, ces vils chiffons dont un mendiant ne voudroit pas couvrir sa nudité, & l'on a l'adresse malheureuse d'en fabriquer notre désolation & notre tourment, en les employant à former ces maudites feuilles par lesquelles l'iniquité subjugue l'innocence, qui servent d'aliment à une infinité de procès, & ont donné naissance à la diversité des sectes & des religions.

Architecture de la porte de la Ville.

La porte de la Ville étoit ornée de superbes colonnes de marbre & de jaspe de différentes couleurs. Ce n'est pas sans mystere qu'on s'appercevoit que l'Architecture s'y manquoit à elle-même, puisque de ces cinq ordres elle n'avoit employé que le *Dorique*, ordre dur & symbole de la peine & du travail. Les entre-colonnements étoient enrichis de niches, dans lesquelles étoient placées les statues des neuf Muses, tenant en main divers instruments de Musique; & la Sculpture, en dépit de la dureté du marbre, leur avoit donné un air de

vie & de mouvement, tel qu'on ne pouvoit les voir ſans ſe ſentir pénétré de ces ſentiments qu'elles font couler en nos cœurs, du haut des ſpheres céleſtes dont l'antiquité croyoit qu'elles étoient les ames ou les intelligences. Il ſembloit que *Clio* allumoit dans les cœurs les flammes de la gloire, en célébrant les hauts faits des Héros. *Erato* élevoit les penſées par la douceur de la Muſique ; *Terpſichore* donnoit des loix & de la cadence aux mouvements des pieds ; *Polymnie* aiguiſoit la mémoire ; *Uranie* ſe ſervoit d'elle pour engager les hommes à l'obſervation des aſtres ; *Calliope* portoit les grands cœurs aux actions glorieuſes ; *Melpomene* les animoit par l'exemple de ceux qu'ont immortaliſé leurs exploits ; *Thalie* déguiſant la cenſure par l'agrément dont elle l'aſſaiſonnoit, amuſoit & inſtruiſoit tour-à-tour ; enfin *Euterpe* fabriquoit divers inſtruments de Muſique, qu'elle avoit l'art d'accorder tellement à tous les différents caracteres, qu'ils ſembloient faits exprès pour chacun. Le fronton étoit terminé par la ſtatue d'*Apollon*, dont la chevelure d'or & toute éclatante

de lumiere descendoit à grandes boucles sur ses épaules. Sa main droite tenoit un archet, & sa gauche la lyre; & sans en toucher les cordes, il faisoit une harmonie muette qui flattoit l'esprit & non l'oreille.

Cette premiere porte nous conduisit dans un Fauxbourg, où nous vîmes tout le monde occupé à ces Arts qui sont des facultés & des habitudes du corps, & dans lesquels la main s'exerce beaucoup, & l'esprit peu ou point du tout; enfants échappés aux Sciences dont ils ont reçu l'être & les regles pour se conduire, mais qui m'éconnoissent leur mere, & operent sans pouvoir rendre raison de ce qu'ils exécutent.

Fauxbourg.

Quartier des Arts méchaniques.

Nous passâmes rapidement par ce quartier des Arts méchaniques, sans nous arrêter à les examiner, malgré les instances de l'*Athénien Dédale*, qui nous présentant une scie & une vrille, se vantoit de les avoir inventées, ainsi que plusieurs autres outils.

Delà nous fûmes visiter des Arts plus nobles, dans lesquels l'entendement commande, & la main lui obéit comme un simple instrument qui re-

Beaux Arts.

çoit de lui le mouvement & la direction ; Arts subalternes, moins relevés que les Arts libéraux dont ils dépendent. Ceux-ci sont purement intellectuels, & toutes leurs opérations ne consistent qu'en spéculations & en raisonnements. Ce quartier étoit séparé de celui des Arts méchaniques, par une agréable riviere. Un magnifique pont de marbre & d'ardoise formoit la communication d'une rive à l'autre. La porte du pont étoit ornée de colonnes de jaspe, surmontées d'une corniche d'où pendoient des trophées de divers instruments des Arts qui appartiennent au Dessein, comme pinceaux, palettes, crayons, équerres, compas & burins. Au plus haut du portail on voyoit l'*Architecture* représentée en marbre par une figure de femme, qui de la main droite tenoit un compas élevé, & appuyoit la gauche sur un plan d'édifice. Sur son piedestal on lisoit ces deux vers de Michel-Ange.

Non ha l'ottimo Artista alcun concetto,
Che un marmo solo in se non circonscriva.

A sa droite, sur le chapiteau d'une colonne, étoit la *Peinture*, tenant

un pinceau d'une main, & de l'autre une palette chargée de diverses couleurs, un masque pendoit à son cou; & à la gauche on voyoit la *Sculpture* couronnée de lauriers, appuyée sur des tronçons de statues brisées.

En débouchant de ce pont, nous trouvâmes devant nous une rue fort spacieuse, ayant des deux côtés de superbes galeries en arcades, séjour des Artistes qui s'occupent du Dessein. Les premiers qui se présenterent étoient les *Architectes*. Parmi eux nous vîmes *Agathareus*, Athénien; qui se donnoit pour l'inventeur de cet Art. *Sostrate* traçoit le plan de la célebre Tour du Phare; *Spintharéus*, Corinthien, celui du Temple de Delphes; *Charès*, Lydien, le Colosse de Rhodes; *Sugila*, le Mausolée que fit construire Artémise; & *Arthémidore*, le Marché de Trajan. D'autres s'étudioient à perfectionner des colonnes, des piedestaux, des frises, des corniches, des architraves, des chapiteaux, & autres pieces qui entrent dans la composition d'un édifice parfait: recherche pénible, vu la briéveté de la vie qui s'y consume presque toute entiere, depuis le premier jusqu'au dernier

Architectes.

soupir, avant que d'avoir atteint la perfection après laquelle on court.

Graveurs.

Plus avant nous vîmes *Stratonicus*, *Acragas*, *Mentor*, *Boethus* & *Antipater*, qui avec un burin d'acier gravoient des figures admirables sur l'argent. *Stratonicus* entr'autres avoit gravé sur une tasse un Satyre avec tant d'art, qu'il sembloit moins l'y avoir représenté qu'attaché tout vivant, & que sa vue alarmoit encore les Nymphes. *Zopyrus* exécutoit sur deux vases d'ingénieux bas-reliefs qui retraçoient aux yeux les fureurs d'Oreste; *Pithéas* épuisoit son art sur cette piece merveilleuse, nommée *Magiriscia*, que personne n'a seulement osé tenter de copier.

Brodeurs, Tapissiers, &c.

Sous un portique le Roi *Attale* s'amusoit à voir brocher diverses figures sur des étoffes, fruit précieux de son invention. Là des Troyens s'exerçoient à broder & nuancer les couleurs de leurs ouvrages, tandis que des *Flamands*, dignes de l'immortalité, exécutoient en tapisserie les chef-d'œuvres de la Peinture, & ce que la nature produit de plus parfait, avec un éclat & une vérité qui excitoient la jalousie de l'une & de

l'autre. Ce qu'il y avoit de plus merveilleux dans leur travail, c'eſt que, quoique l'Artiſte tînt le deſſein ſous le métier, & qu'il travaillât ſur l'envers de la tapiſſerie comme à l'aventure, & ſans voir ce qu'il faiſoit, il en réſultoit néanmoins les peintures les plus naturelles : image de la conduite de pluſieurs Princes, qui d'après les plans qu'ils ont ſous les yeux, ſe livrent ſouvent à des démarches hazardées, ſans être auſſi aſſurés qu'elles le menent à leur but.

Moſaïques, Marqueterie.

Parmi ces Artiſtes nous vîmes un Egyptien, qui avec des fragments de marbre & d'autres pierres, formoit un corps humain avec tant d'induſtrie, que ce qui n'étoit auparavant que de petites pierres aſſemblées ſous ſa main, ſe convertiſſoit en muſcles & en veines. C'eſt par un art ſemblable que la politique de ce temps réuniſſant une multitude de petits motifs mépriſables en détail & ſans rapport entr'eux, en forme un prétexte monſtrueux pour commencer une guerre injuſte, & ſe porter à une uſurpation violente.

Sculpteurs.

Sous un autre portique, *Alcamenès*,

Critias, *Nestocles* & *Ageladès* exerçoient leur ciseau sur le marbre; & *Pyrgoteles* gravoit le portrait d'Alexandre le grand sur des pierres précieuses, privilege qui n'étoit accordé qu'à cet incomparable Artiste; comme il n'étoit permis qu'à *Lysippe* de l'exécuter en marbre & en bronze, & à *Apelles* de le peindre sur bois ou sur toile. Tel est le haut prix de la valeur, qu'il ne doit être donné qu'aux plus sublimes génies de toucher à ses louanges, & que les matieres les plus précieuses sont à peine dignes de relever son éclat. *Phidias* montroit des poissons si bien travaillés & si naturels, qu'on eût dit qu'il ne leur manquoit pour nager que de les jeter à l'eau. A côté étoit la statue de Bellone, toute renfermée dans son bouclier; grande merveille aux yeux de la Géométrie, surprise de voir la partie égale au tout, comme si chaque jour nous ne voyions pas arriver la même chose parmi les Princes, dont l'intérêt particulier devient le tout pour eux. Parmi les derniers venus, quoique ce fût un des premiers pour le mérite, nous vîmes le Cavalier *Bernin* qui mettoit la der-

niere, main à la Statue de Daphné, moitié transformée en laurier. Les yeux trompés étoient dans l'attente de voir l'écorce achever de couvrir ſon corps, & l'on croyoit toucher au moment de voir agiter par le vent les feuilles qui prenoient la place de ſes cheveux.

Peintres.

Plus loin étoient les Maîtres de la *Peinture*, cet Art rival de la Nature, & qui imite ſi bien les œuvres du Créateur. Il y avoit de grandes conteſtations ſur ceux à qui appartenoit la gloire de l'avoir inventée. *Gyges* de Lydie ſe l'attribuoit; *Pyrrhus* la lui diſputoit, ainſi que les Corinthiens & les Egyptiens, qui ſe vantoient d'avoir poſſédé ce bel Art ſix mille ans avant qu'il fût connu en Grece. Toutes ces prétentions me parurent difficiles à établir ſolidement. C'eſt le ſort de tous les Arts de ſe former ſucceſſivement & par degrés inſenſibles, de maniere que la gloire de l'invention en doit être partagée entre pluſieurs, & ne ſauroit appartenir à un ſeul. Il en a été ainſi de la Peinture. Les corps expoſés à la lumiere jettent leur ombre de l'autre côté; un obſervateur ingénieux y remarqua

les profils, ce qui donna naissance à l'Art. *Ardices* & *Téléphanes* furent les premiers qui en suivirent les contours, & crayonnerent les sujets qu'ils renfermoient. *Polignote* & *Aglaophon* n'employerent d'autres couleurs que le blanc & le noir, & produisirent les premiers clair-obscurs. *Philocles*, Egyptien, inventa les traits extérieurs qui ajoutent le détail aux profils ; *Appollodore*, le pinceau ; & *Antonello*, l'huile, qui donnant de la consistance aux couleurs, éternise les peintures.

Dispute entre Zeuxis & Parrhasius.

Nous parcourions paisiblement cette variété d'objets, lorsque nous fûmes détournés par une dispute qui s'étoit élevée entre *Zeuxis* & *Parrhasius*, célebres rivaux en fait de Peinture ; & comme les avantages du génie sont ceux dont on est le plus jaloux, parce qu'ils appartiennent à la partie la plus noble de l'homme, ces deux compétiteurs avoient passé de l'émulation aux coups. *Zeuxis* étoit vivement piqué d'avoir été trompé par le rideau feint de *Parrhasius* ; mais il prétendoit avoir eu sa revanche par le tableau où il avoit représenté un enfant portant sur sa tête un panier

de raisins, peints avec tant de vérité, & si naturels, que les oiseaux s'y étoient jetés pour les béqueter. Mais, à mon avis, ce fait même avoit de quoi détruire sa prétention, car si les raisins étoient bien imités, l'enfant ne l'étoit point, puisqu'il n'épouvantoit pas les oiseaux ; tant il est vrai que souvent la justesse de l'à-propos touche de près à la méprise, puisqu'on les voit ici ensemble sur une même toile.

Nous pacifiâmes ce différend, & nous poursuivîmes notre chemin. Nous vîmes *Aristide*, dont le pinceau tout de feu donnoit tant d'ame & de vivacité à ses figures, qu'on y découvroit les passions qui sembloient les agiter intérieurement. *Protogene* avoit presque achevé le tableau du Chasseur *Yalyse*, auquel il travailloit depuis près de sept ans, sans se permettre durant tout ce temps-là d'autre nourriture que des lupins ramollis dans l'eau, qui lui servoient en même temps de boisson, crainte que des viandes plus délicates ne nuisissent au feu de son génie. Cet ouvrage étoit destiné à être placé dans le Temple de la Paix, aussi faisoit-il tous

Autres Peintres célebres.

ſes efforts pour en faire un chef-d'œu-vre.. Il ne reſtoit plus à peindre que l'écume d'un chien tout haletant ; il avoit fait des tentatives ſans nombre pour la bien exprimer, & jamais il n'avoit pu y réuſſir à ſon gré, lorſque de déſeſpoir il jette contre le tableau l'éponge dont il ſe ſervoit pour effacer les endroits défectueux. Le dépit du Peintre fit l'effet admirable que tous ſes efforts n'avoient pu faire. L'éponge chargée de couleurs, & jetée au hazard, donna ſi à propos ſur le tableau, que ſon empreinte y peignit mieux l'écume que l'Art n'auroit pu ſe le promettre ; d'où nous devons apprendre que ſouvent le haſard réuſſit là où la réflexion & la ſageſſe échoueroient, & qu'il eſt des occaſions où il faut ſuivre les impreſſions de la nature, auxquelles préſide une ſageſſe ſupérieure, afin de nous faire ſentir par cette expérience que la prudence humaine a bien moins de part au ſuccès de nos entrepriſes que la Providence divine.

L'habit & l'air Eſpagnol attirerent mes regards ſur *Navarrette* le muet, que la nature priva de la parole par jalouſie ſans doute de ce qu'elle pré-

voyoit que les œuvres de ce grand Peintre égaleroient les siennes, & ne manqueroient pas même de ce don qu'elle ravit à leur auteur. Après lui parut *Diego Velasquès*, occupé à faire le portrait du Roi Philippe IV. son bienfaicteur. Il y mettoit tant d'expression, tant d'ame & de dignité, qu'un sentiment subit de respect me fit baisser les yeux & fléchir les genoux devant mon Maître.

Je promenois agréablement mes regards sur cette variété de peintures, lorsque nous nous trouvâmes au milieu d'une nombreuse assemblée, où l'on disputoit de la prééminence entre la *Peinture* & la *Sculpture*. Les contendants étoient *Lysippe*, pour la Sculpture, & *Apelles*, pour la Peinture. Les raisons du premier, pour établir la primauté de son Art, étoient que la Sculpture demande une connoissance plus détaillée des proportions, & plus de dextérité à suivre les traits & les contours, la moindre méprise en ce point devenant irréparable. Elle est d'ailleurs plus aisée à découvrir, puisque les yeux & le tact en sont juges. Il ne suffit pas au Sculpteur de bien rendre un objet

Dispute sur la prééminence entre la Peinture & la Sculpture.

par une ſeule de ſes faces; la perfection de l'ouvrage doit les embraſſer toutes. Enfin, le Sculpteur conſigne ſon travail ſur une matiere plus précieuſe & plus durable que ne ſont les planches & les toiles du Peintre, & par-là même plus propre à éterniſer la mémoire des grands hommes, plus capable d'allumer le deſir de la gloire. *Apelles* de ſon côté ne manquoit pas de raiſons pour relever l'excellence de la *Peinture*. » Elle » eſt, diſoit-il, une hiſtoire muette » qui repréſente aux yeux pluſieurs » actions réunies, la figure & la » grandeur des objets, le lieu de la » ſcene, l'air, les traits, le jeu & » les paſſions des acteurs; elle ex» prime tout, & par-là atteint au but » de l'hiſtoire la plus éloquente, qui » eſt de plaire & d'inſtruire. Peu de » ſujets ſont propres au ciſeau du » Sculpteur; rien ne ſe refuſe au » pinceau du Peintre. Si la Sculpture » par les dimenſions de la matiere » qu'elle travaille exprime celle des » objets qu'elle repréſente, la Pein» ture ſans autre ſecours que la ma» gie des lumieres & des ombres » bien ménagées leur donne du relief

» fur une furface plane. Dans la
» Sculpture, les objets confervent
» leurs juftes diftances; la Peinture
» au contraire les éloigne ou les
» rapproche à fon gré, raccourcit
» les uns, donne de l'étendue aux
» autres, jufqu'à tromper les yeux,
» fans violer les proportions de la
» nature. Elle y emploie la couleur,
» qui eft ce qui acheve de donner
» l'être à tout ce qui exifte, & où
» fe montrent le mieux les paffions
» de l'ame ». La difpute commençoit
à s'échauffer entre ces deux Artiftes,
& de paroles en paroles elle auroit
dégénéré en une vraie querelle, fi
Michel-Ange ne fe fût entremis pour
les accorder. Son habileté reconnue
dans les deux Arts lui donnoit le
droit de prononcer fur cette matiere.
Il traça à leurs yeux trois cercles
égaux qui s'entrecoupoient & s'entrelaçoient les uns avec les autres,
par où il prétendoit défigner la *Peinture*, la *Sculpture* & l'*Architecture*
comme trois fœurs égales en mérite,
& qui doivent s'aider réciproquement
de leurs lumieres.

Entrée de la Ville.

Pour nous, nous les quittâmes,
& nous entrâmes dans la Ville par

Description des Portes.

une porte surmontée d'une demi-sphere, sur laquelle on voyoit les sept Arts libéraux, la *Grammaire*, la *Dialectique*, la *Rhétorique*, l'*Arithmétique*, la *Musique*, la *Géométrie*, & l'*Astronomie*, qui se tenoient par la main. Les portes étoient de ce riche métal de Corinthe si vanté dans l'antiquité. La beauté des reliefs dont elles étoient chargées, me frappa, & je voulois savoir de *Polydore Virgile*, qui en étoit l'Auteur, & quel sujet il y avoit représenté. « Sur » cette porte, me dit-il, est décrite » d'une maniere symbolique l'inven- » tion de l'encre à écrire. C'est l'ou- » vrage d'un célebre Florentin, dont » le ciseau hardi & délicat est re- » nommé par toute la terre. Voyez, » ajouta-t-il en élevant les bras & ten- » dant la main, cette troupe d'hom- » mes dont la morgue grave & sévere » annonce qu'ils sont au dessus des » sentiments humains & des commo- » dités de la vie. Avec quel mépris » ils regardent cette Dame à qui » vous voyez une couronne d'or sur » la tête & un clairon à la main! Il » semble à son attitude qu'elle se hâte » de se soustraire à leurs brocards,

Invention de l'encre à écrire.

» en s'envolant au haut de cette mon-
» tagne escarpée. Celle-ci est la
» *gloire*, & ceux-là sont les *Stoïciens*,
» Philosophes austeres qui se moquent
» de la gloire & ne la mettent point
» au rang des véritables biens de
» l'homme, prétendant que c'est une
» félicité totalement étrangere à
» l'ame, hors de son pouvoir, &
» qui réside dans l'opinion d'autrui.
» Piquée de leur mépris, elle accé-
» lere son vol, & menant à sa suite
» quelques esprits courageux, elle
» parvient au haut de la montagne.
» Là prosternée aux pieds de la *Vertu*
» sa mere, qui a établi son séjour
» dans cette solitude, où la *Vigilance*,
» la *Fatigue*, & l'*Industrie* forment
» tout son cortege, elle lui fait le dé-
» tail des bravades & des dédains
» qu'elle essuie tous les jours de la
» part de ces Philosophes. La *Vertu*
» tâche de la consoler, en lui remet-
» tant devant les yeux les effets de
» sa puissance dans les grandes ac-
» tions qu'ont fait pour elle les Héros
» des siecles passés, & dans celles
» qu'elle inspirera aux grands hom-
» mes des temps à venir, qui s'ouvri-
» ront de nouvelles routes sur l'O.

» céan, & dont le génie se trouvant
» trop à l'étroit dans le monde que
» nous habitons, parviendra à en
» découvrir d'autres inconnus jusqu'à
» présent. Ce que vous alléguez pour
» me consoler, ô ma mere! répart
» tristement la *gloire*, est précisément
» ce qui aggrave ma douleur; car
» toute brillante qu'est la renommée
» que je dispense à mes favoris, vous
» savez combien elle est vaine & peu
» durable, dépendante qu'elle est des
» discours des hommes, formée de
» paroles aussi légeres que le vent,
» qui leur sert de pere & de tombeau,
» est incapable d'arrêter les triom-
» phes de l'oubli mon plus cruel en-
» nemi. La *gloire* accompagne ce
» discours de ses larmes; la *Vertu* en
» est touchée, & ordonne à l'*Industrie*
» (qui est cette Dame sur les épaules
» de qui elle appuie sa main) de
» songer à trouver quelque moyen
» de rendre la *renommée* plus durable.
» l'*Industrie* obéit, & vous la voyez
» plus loin qui prend conseil de la
» *nuit*, figurée par cette autre Dame
» qui a le visage à moitié couvert
» d'un manteau parsemé d'étoiles.
» Celle-ci lui dit que de même que

» le grand Architecte de cet Univers
» a écrit sur son manteau noir ses
» décrets éternels, en caracteres lu-
» mineux, on peut à son imitation,
» avec une teinture noire, tracer sur
» un papier blanc les idées de l'esprit,
» leur donner du corps, & fixer les
» paroles en dépit de l'oubli, en fai-
» sant servir à perpétuer la renommée,
» l'obscurité même qu'il emploie pour
» la détruire. L'*Industrie* goûte ce
» conseil, & se dispose aussi-tôt à
» composer cette teinture noire vic-
» torieuse de l'oubli. Les Dieux, qui
» portés sur ces nuées examinent ce
» qui se passe, prévoyant que cette
» invention va faire de la *gloire* une
» Divinité, s'empressent à seconder
» son projet. *Bacchus* lui fournit le
» vin, *Jupiter* les noix de galle,
» *Pomone* la gomme arabique, *Vesta*
» le vitriol, & *Phébus* la chaleur, qui
» doit cuire tous ces ingrédients. C'est
» ainsi qu'elle prépare cette encre dont
» vous voyez des bouteilles pleines,
» & qui inonde, comme vous l'avez
» vu, les fossés de cette Ville. C'est
» à cette composition que la *gloire*
» est redevable de son immortalité,
» & cette *République* de sa durée. »

Invention de l'Imprimerie.
Découverte du nouveau monde.

» Sur l'autre porte, un Artiste
» Espagnol, qui prit naissance sur les
» bords de la Segura, & qui eut plus
» d'obligation à l'émulation & à l'en-
» vie, qu'à la fortune, a gravé l'in-
» vention de l'*Imprimerie*. Vous y
» pouvez observer comment la *Reli-*
» *gion* ayant parcouru les diverses
» contrées de cet Univers, méconnue
» & profanée par-tout, aborde en
» Espagne. Le *Tage* la reçoit avec
» vénération, lui rend un culte digne
» d'elle, lui éleve des Temples, &
» adore en elle un seul Jupiter, uni-
» que auteur de toutes choses. La
» Religion sensible à la piété du *Tage*,
» représente à l'assemblée des Dieux
» la gloire qui en revient à la Déité
» suprême de Jupiter. . . . . . L'Assem-
» blée en sent tout le prix; on y
» délibere sur la récompense que mé-
» ritent ces fideles adorateurs. Les
» Dieux, presque d'un commun avis,
» veulent accorder au *Tage* d'étendre
» son Empire jusqu'aux extrêmités de
» l'Europe, & le long des côtes de
» l'Afrique. Mais l'*Océan*, pere des
» Dieux, trouve que c'est trop peu
» pour une Nation si glorieuse, &
» rappelle à l'assemblée cet autre
Monde

» Monde séparé du nôtre, inconnu
» ou effacé du souvenir des hommes,
» depuis que les coups redoublés des
» vagues l'ont détaché de celui que
» nous habitons, & que des mers
» immenses ont rompu toute commu-
« nication entre lui & nous. Il ajoute
» que la découverte & la conquête
» de ce nouveau Monde, lui paroît
» une récompense proportionnée à la
» piété & à la valeur des Espagnols.
» Le reste des Dieux se rend à cet
» avis. On prévoit bien des difficul-
» tés à son exécution, si l'on n'y em-
» ploie que les moyens ordinaires.
» Comment, avec une poignée de
» monde, réduire à l'obéissance, &
» gouverner paisiblement des Provin-
» ces si étendues, si éloignées les unes
» des autres, & peuplées de Nations
» si nombreuses! Mais la profonde
» sagesse du Conseil céleste fournit
» des moyens inconnus jusqu'alors.
» *Nérée* facilite la navigation par la
» découverte de la pierre d'aimant.
» *Mars* invente la poudre à canon.
» *Vulcain* fabrique les arquebuses,
» ces armes terribles, qui mettent
» entre les mains des Espagnols la
» foudre, pour subjuguer cette muli

» titude de Barbares, & pour ré-
» pandre plus promptement les lu-
» mieres de la Religion parmi eux,
» abréger le travail des Copistes, en
» diminuer les méprises & les fautes.
» *Mercure* invente les caracteres de
» l'*Imprimerie*, que *Vulcain* exécute
» aussi-tôt avec des morceaux de
» plomb & d'autre métal doux. *Pluton*
» broyant le noir de fumée avec l'huile
» de lin & la térébenthine, en fait
» une pâte dont on enduit les carac-
» teres; après quoi les faisant passer
» sous la presse, ils laissent leurs fi-
» gures exactement tracées sur le
» papier, & l'Ouvrier le plus igno-
» rant peut en un jour, sans savoir
» écrire, tirer un nombre infini de
» feuilles très-correctes. »

Inventeurs des lettres.

Le dessein de ces sculptures me parut ingénieux. J'entrai par cette porte dans la Ville; & je découvris d'abord une longue suite d'Arcades, sous lesquelles on voyoit les portraits des inventeurs des caracteres de l'alphabet. Les premiers étoient les *Chaldéens*, ensuite les *Assyriens* & les *Phéniciens*. Parmi eux je remarquai *Palamedes*, qui durant le siege de Troie, inventa quatre lettres; *Simonides*,

aûteur de quatre autres ; & *Cadmus* de ſeize. J'y vis auſſi le portrait de l'Empereur *Claude*, qui avoit augmenté de quatre lettres l'Alphabet Grec.

Deux *Grammairiens*, à qui d'épais ſourcils, & une immenſe barbe donnoient un air redoutable, étoient portiers, & faiſoient la garde à l'entrée de la Ville. Ils étoient vêtus à l'antique, avec une beſace au côté, & les clefs pendues à leur ceinture. Du reſte, je les trouvai ſi rogues, ſi rébarbatifs, & tellement énorgueillis de la confiance qu'on avoit en eux, que mon premier mouvement fut de retourner ſur mes pas, plutôt que de paſſer par leurs mains ; mais la curioſité l'emporta, & me fit ſurmonter ma répugnance. En entrant, je trouvai un bel édifice, au devant duquel étoit une grande place quarrée. *Polydore* me dit que c'étoit la *Douane*, où l'on dépoſoit les livres que toutes les Nations de l'Univers envoyoient à l'envi à cette République. Preſque toute la place étoit embarraſſée de mules chargées de livres. Il y en avoit telle qui n'en portoit qu'un, & qui paroiſſoit néanmoins ſur-

Douane.

chargée, ſuer & plier ſous le faix. Tel eſt le poids d'un lourd amas d'inepties, qu'il y a de quoi aſſommer un mulet.

Cenſeurs des Livres.

On remettoit ces envois à divers *Cenſeurs* anciens, dont chacun étoit chargé d'examiner les livres de ſa Profeſſion. Ils en faiſoient l'examen le plus rigoureux, & ne laiſſoient entrer pour le ſervice de la République, que les livres où ils trouvoient du neuf dans l'invention, de la connexion & du fini dans l'exécution ; ceux, en un mot, qu'ils jugeoient propres à éclairer le genre humain : pour les autres, l'auteur y ayant perdu ſa peine, ils en ſauvoient au moins le papier, pour ſervir à la cuiſine & à divers autres uſages du ménage, en punition de la vaine gloire de leurs Auteurs.

Livres de Droit.

Je m'approchai d'un de ces Cenſeurs, chargé de la recette des livres de *Droit*. Accablé d'une énorme quantité de Traités, Déciſions, Conſeils, Arrêts. « Il s'écrioit, ô Jupiter, ſi » le ſoin des choſes d'ici-bas vous » touche, que ne donnez-vous au » monde de cent en cent ans, un » Empereur *Juſtinien* ; ou que ne

» nous envoyez-vous des armées de
» *Goths*, pour nous débarrasser de
» cette inondation de livres? » Et
sans ouvrir seulement les ballots, il
les confisquoit tous au profit des Hôtelleries, où ceux du Droit Civil devoient servir à allumer le feu, &
ceux qui traitoient de matieres criminelles, à frire le poisson, & à
couvrir le lard dont on bardoit la
volaille.

Livres de Poësie.

Un autre Censeur faisoit la revue
des Livres de *Poësie*. Il y avoit grand
nombre de Poëmes, Comédies, Tragédies, Pastorales, Eglogues & Poësies Satyriques. Le Juge, avec un rire
moqueur, condamnoit les Livres de
Galanteries à faire du carton pour
des boîtes de toilette, à servir d'enveloppes aux quenouilles & devidoirs,
à être roulés en cornets pour mettre
des dragées, anis sucrés, pâtes de
Gênes, & autres pareilles douceurs.
Il livroit les Ouvrages Satyriques pour
en faire des papiers d'épingles &
d'aiguilles, pour envelopper du poivre, des épiceries, du tabac à fumer,
ou pour en faire des camouflets. Parmi cette multitude d'écrits, il s'en
trouvoit bien peu qui ne fussent jugés

de contrebande, & qui sortissent francs de cette Douane, pour être mis dans le commerce. Il en fut de même des Livres qui traitoient d'*Astrologie*, *Nécromancie*, *Secrets*, *Divination* ou *Chymie*. On les livroit presque tous aux Artificiers, pour en faire des fusées ou autres feux d'artifice.

Ouvrages de Littérature.

Le Censeur des Livres de *Littérature*, ne savoit comment se dépêtrer d'un tas de Commentaires, de Questions, d'Annotations, Scholies, Remarques, Corrections, Centuries, Elucubrations, qui formoient un épais rempart tout autour de lui. Il éclatoit de rire de temps en temps, à la vue de certains Livres latins, ou même en langue vulgaire, auxquels leurs Auteurs avoient affecté de mettre des titres Grecs, pour les rendre plus respectables, à l'imitation de certains peres qui font porter à leurs enfants les noms superbes de César ou de Pompée, dans l'espérance de faire passer en eux, avec ces noms, la valeur & la noblesse de ces grands hommes. Il y eut peu de ces Livres à qui le Censeur fit grace ; le reste fut adjugé aux Apothicaires, pour en couvrir leurs boîtes de drogues, qui

ont des titres grecs en dehors, tandis qu'au dedans il n'y a souvent que des simples du Pays. L'application me sembla plaisante, & j'y trouvai encore une bonne leçon pour corriger la sotte vanité de ceux qui font parade de leur érudition, en lardant leurs ouvrages de quelques passages grecs.

Histoire, Médecine & Philosophie.

La plupart des Livres d'*histoire* ne purent obtenir l'entrée de la Ville. On les livra pour faire des arcs de triomphes, des décorations, des statues, & festons de papier. Ceux de *Médecine* eurent le même sort. On les destina à bourrer les mousquets, & leurs coups n'étoient pas moins meurtriers que ceux des balles de plomb. On réserva ceux de *Philosophie* pour en faire des découpures, & des figures de chiens & de chats de carton.

Livres de Politique.

Nous vîmes arriver de France, d'Italie, & des Pays du Nord, des recrues de Livres de *Politique*, de Maximes d'Etat, d'Aphorismes, de Commentaires sans nombre sur Tacite, & sur les Républiques de Platon & d'Aristote. Cette marchandise pernicieuse étoit remise à un Censeur

vénérable, qui portoit peintes sur son front la prudence & la candeur de son ame. Il ne put s'empêcher de s'écrier à la vue de ces ballots, « ô » Livres, dont il est dangereux même » de rechercher le danger ! qui savez » plier la vérité & la Religion à » l'intérêt & à la convenance ! que » de tyrannie vous avez introduit dans » le monde ! combien de Royaumes » & de Républiques doivent leur ruine » à vos pernicieuses leçons ! Vous » n'établissez l'agrandissement & la » conservation des Etats, que sur la » fourberie & la malice, sans faire » attention combien de pareils sou- » tiens sont ruineux. La Religion & » la vérité en sont les seuls fondements » stables & fermes ; & il n'y a de » Prince véritablement heureux, que » celui qui puise l'art de régner dans » un fonds de droiture inflexible, » secondé de vives lumieres d'une » prudence consommée. » Ces réflexions me frapperent, & me firent craindre que ces Livres ne fussent condamnés à devenir des moulinets qui tournent au gré du vent, ou de celui qui les conduit ; ou qu'on n'en fît des masques en punition de ce

que les Politiques mettent toute leur ſcience à déguiſer le menſonge ſous le maſque de la vérité, & à couvrir leur fourberie de faux dehors, qui la rendent méconnoiſſable; mais le Cenſeur les livra tous aux flammes; & comme j'en parus ſurpris, « le papier » de ces livres, me dit-il, eſt infecté » d'un poiſon ſi ſubtil, que les lam- » beaux mêmes, ſi on les laiſſoit traî- » ner par les rues, ſeroient funeſtes » au repos public; ainſi le plus ſûr » eſt de les purifier par le feu. » Je friſſonnai à ce diſcours, & je me tins coi, dans la crainte qu'on n'exerçât la même rigueur ſur mes maximes politiques, quelque attention que j'aie eus de les conformer aux Loix de la piété, de la raiſon & de la juſtice.

Poids des eſprits.

Je quittai la place de regret, de voir le travail de tant d'Auteurs ſi mal récompenſé, & j'entrai plus avant dans cette Douane. Je m'arrêtai dans une ſalle quarrée, qui étoit comme une eſpece de change ou de poids public, où l'on peſoit les eſprits, pour les apprécier à leur juſte valeur. Le plafond de ce lieu redoutable repréſentoit le huitieme ciel avec toutes

ſes conſtellations, traverſé par le Zodiaque, avec ſes douze ſignes. Ce cercle portoit ſur les quatre coins de la ſalle, d'où s'avançoient en ſaillie les quatre vents cardinaux; l'*Eurus* environné de nuages blancs; l'*Auſter* fougueux & tout en feu; le doux *Favonius* répandant des fleurs; & l'*Aquilon* ſecouant de ſon noir manteau des flocons de neige & de frimas. Sur les quatre murs, on voyoit les quatre ſaiſons de l'année, le *Printemps*, couronné de roſes; l'*Eté*, d'épis; l'*Automne*, de pampres; & l'*Hiver*, de buiſſons arides & hériſſés. Au milieu de la ſalle étoit ſuſpendue une grande Romaine, & à côté un trébuchet. On peſoit à celle-là les eſprits en livres & quintaux, & à celle-ci le bon ſens en dragmes, ſcrupules & carats.

Pierre de touche des eſprits.

En avançant toujours, je trouvai *Fernand de Errera*, qui à la lueur d'une fenêtre, vérifioit ſur une pierre de touche le titre des différents eſprits. Cette méthode me parut ſujette à erreur, car bien ſouvent les eſprits ſont tout autres dans le fond qu'ils ne paroiſſent au premier coup d'œil. Il en eſt de vifs & de brillants au dehors, &

qui sont néanmoins de très-bas aloi; d'autres qui avec peu d'éclat ont beaucoup de fond & de solidité : cependant comme c'étoit un homme extrêmement versé dans la connoissance des Poëtes modernes, Italiens & Espagnols, je voulus savoir de lui quel degré d'estime il accordoit à chacun d'eux. Je le lui demandai poliment, & il me répondit obligeamment en ces termes :

Poëtes Italiens.

» La chûte de l'Empire Romain
» entraîna, comme il arrive toujours,
» les Sciences & les Arts enveloppés
» dans ses ruines. Ce ne fut qu'après
» le démembrement de ce vaste co-
» losse, & lorsque ses diverses parties
» formant autant de petits Etats, en
» Italie sur-tout, eurent donné de
» la consistance à leur gouvernement,
» que l'on vit refleurir la paix, &
» que les Sciences se remirent à ger-
» mer à son ombre.

» *Pétrarque* fut le premier qui, au
» milieu de ces épaisses ténebres de
» l'ignorance, tira de son propre gé-
» nie ces vives étincelles qui éclaire-
» rent la Poésie Italienne. L'élévation
» de son génie, l'étendue de son sa-
» voir, la pureté & l'élégance de sa

» diction, le mettent de pair avec les
» Poëtes les plus fameux de l'anti-
» quité.

» Le *Dante*, pour avoir voulu réu-
» nir la gloire de la Poésie & celle
» de la Science, n'obtint ni l'une ni
» l'autre. En cherchant à s'élever, il
» se rend inintelligible, & manque
» également le but de la Poésie, qui
» est d'instruire en amusant, & le
» moyen principal qu'elle y emploie,
» l'art de peindre.

» L'*Arioste*, abusant de la fécondité
» inépuisable de son génie, se mit au
» dessus des Loix séveres du Poëme
» Epique, quant à l'unité d'action &
» de Héros. Il en réunit un grand
» nombre dans un seul tableau éga-
» lement ingénieux & varié; mais
» ses crayons pourroient être plus
» élégants & plus purs.

» Le Cavalier *Marin* se donna la
» même licence dans son Adonis. Plus
» attentif à plaire qu'à instruire, sa
» fécondité & ses graces forment un
» parterre agréable, à compartiments
» émaillés de toutes sortes de fleurs.

» Le *Tasse* s'est montré plus reli-
» gieux observateur des préceptes de
» l'Art dans son Poëme. C'est un sanc-

» tuaire dont on ne doit approcher
» qu'avec respect & vénération.
» Les *Génies Espagnols* ont éprouvé
» les mêmes révolutions que ceux
» d'Italie. Tant que l'Espagne languit
» opprimée sous le joug africain, les
» horribles serpents, qui de ces con-
» trées barbares s'étoient jetés sur ses
» riches Provinces, répandirent la
» terreur parmi ses Muses, & elles
» songerent bien moins à accorder
» leurs instruments, qu'à se réfugier
» dans les montagnes. *Juan de Mena*
» le premier entreprit de les rassurer,
» & les enhardit à faire entendre la
» douce harmonie de leurs voix au
» milieu du bruit des armes. Vous
» trouverez chez lui beaucoup à ad-
» mirer & à apprendre, mais très-peu
» d'excellent à imiter. Telle étoit alors
» la fureur pour la vilaine loi de la
» rime inventée au sein de l'igno-
» rance, qu'on s'en tenoit à rimer ses
» pensées, sans y chercher plus de
» façon.

Poëtes Espagnols.

» Après lui fleurirent le *Marquis de*
» *Santillane*, *Garci-Sanchès*, *Costana*,
» *Cartagena*, & plusieurs autres qui
» peu à peu mirent plus de correc-
» tion dans leurs ouvrages.

» *Aufias March* écrivit en ancien
» langage Catalan, & fit paroître
» beaucoup de fubtilité & de fineffe
» à traiter les fujets amoureux. On
» retrouve plufieurs de fes penfées
» dans Pétrarque, qui en les remaniant
» avec plus d'art, les a embellies &
» fe les eft rendu propres.
» Dans des fiecles plus polis, parut
» *Garcias-Laffo*. Par la force de fon gé-
» nie, riche de fon propre fonds, &
» enrichi encore de tout ce qu'il ti-
» roit des étrangers, il porta la poéfie
» à un haut degré de perfection. Il
» tint le premier rang dans le genre
» lyrique. Son ftyle plein de douceur
» & d'harmonie, admirable par le
» choix des expreffions, eft le langage
» même du fentiment; & comme il
» ne brille nulle part avec plus de dé-
» licateffe que dans les chanfons & les
» églogues, c'eft dans ces petites pie-
» ces que cet Auteur s'eft furpaffé lui-
» même dans l'art d'exprimer les
» fentiments, & de les faire paffer
» dans l'ame des lecteurs. Si fes fon-
» nets paroiffent quelquefois négligés,
» la faute en eft au temps où il a vécu.
» Dans fes églogues, il a fu fage-
» ment allier la fimplicité avec l'élé-

» gance ; tout y respire la candeur
» des champs & l'ingénuité du ha-
» meau, non cette candeur grossiere,
» cette ingénuité rustique, & cette
» ignorance profonde qui révoltent
» dans les églogues du *Mantouan* &
» d'*Encina* ; à l'exemple de Virgile,
» il fait relever le ton champêtre par
» le choix & les graces de la diction.
» Le Portugal vit fleurir le *Camoens*,
» la gloire de ce Royaume ; Auteur
» délicat, tendre, spirituel, & dont
» le génie sublime éclate dans le genre
» lyrique & l'épopée.
» Au temps de *Garcias-Lasso*, vivoit
» *Boscan*, dont on doit d'autant plus
» admirer les beautés, & excuser les
» fautes de langage, qu'il écrivoit
» dans une langue en quelque sorte
» étrangere.
» Après eux parut *Dom Diego de*
» *Mendoza*. Il est vif, & exprime
» admirablement les sentiments de
» l'ame, mais négligé & peu correct.
» A peu près dans le même temps,
» fleurissoit *Cetina*, tendre & tou-
» chant, mais languissant & sans
» force.
» On vit ensuite paroître avec plus
» d'éclat *Louis de Barahona*, person-

» nage d'un grand ſavoir, & d'un
» eſprit élevé; mais il eut le ſort d'Au-
» ſone, de n'avoir perſonne qu'il pût
» conſulter ſur ſes ouvrages, & laiſſa
» coûler ſa veine au hazard, ſans
» regle & ſans goût.

» En ce même temps vécut *Jean*
» *de Arjona*, eſprit facile, qui entre-
» prit la traduction de Stace, en ſe
» pénétrant du génie de ſon Auteur.
» La mort l'empêcha de l'achever.
» Ce que nous en avons, eſt écrit
» d'une maniere vive & naturelle,
» conformément aux regles de la tra-
» duction, ſans donner dans les mi-
» nuties & les puérilités qui ont été
» l'écueil d'*Anguilara*, dans ſa tra-
» duction ou paraphraſe des Méta-
» morphoſes d'Ovide.

» *Dom Alonzo de Ercilla*, au mi-
» lieu de la diſſipation des armes, ne
» put faire ce fonds d'érudition que
» demande la poéſie. Malgré cela, il
» y a dans ſon Poëme de l'*Araucana*
» beaucoup de naturel & de feu, de
» l'abondance & de la clarté.

» De nos jours la Ville de Cordoue
» a produit un ſecond Martial dans
» *Dom Louis de Gongora*, l'objet de
» toute la tendreſſe des Muſes & des

» Graces, grand écrivain en langue
» Eſpagnole, perſonne n'en connut
» mieux toutes les fineſſes, & ne ſut
» mieux tirer parti de ſes équivoques
» & jeux de mots, pour en aſſai-
» ſonner ſes plaiſanteries. Tant qu'il
» ſuivit ſon naturel, il fut élégant &
» pur, ſans que la ſubtilité de ſon
» eſprit rendît impénétrables ſes pen-
» ſées; mais lorſqu'il a voulu s'éloi-
» gner du vulgaire, il eſt tombé dans
» une obſcurité affectée. Encore peut-
» on excuſer ce défaut, en ce qu'alors
» même il paroît grand & inimitable.
» Son *Polypheme* tombe par fois faute
» de clarté, mais il ſe releve & pour-
» ſuit ſa carriere avec gloire. S'il ſe
» perd dans ſes *ſolitudes*, on en ſent
» d'autant mieux le prix, lorſqu'on
» le retrouve, qu'il a fallu employer
» plus d'intelligence à le chercher,
» & plus de ſagacité à pénétrer la
» fineſſe de ſes penſées.

» Il eut pour contemporain *Bar-*
» *thelemi-Léonard d'Argenſala*, la
» gloire de l'Aragon & l'oracle d'A-
» pollon. Son éloquence majeſtueuſe,
» ſa vaſte érudition, l'élévation de
» ſon génie, un goût exquis pour
» l'ordonnance, pour l'expreſſion &

» les pensées, lui feront à jamais une
» infinité d'admirateurs & peu d'imi-
» tateurs. Un écrivain sans goût hé-
» rita de ses œuvres, les défigura faute
» de les entendre, & les donna ainsi
» au public. C'est le danger que cou-
» rent les éditions posthumes.

* *Vega* en Espagnol signifie une plaine.

» *Lopés de Vega* est, * comme son
» nom le porte, une riche plaine du
» Parnasse, si fertile que la multitude
» de ses productions rend le choix
» difficile, & la nature chez lui amou-
» reuse de sa propre abondance, dé-
» daigne la gêne & la secheresse de
» l'Art. Ses œuvres sont comme un
» Encan où l'on trouve à choisir des
» bijoux & des pierreries de toute
» espece, & de quoi satisfaire tous
» les goûts. »

Écoles de Grammaire.

Je ne chicanai point D. *Fernand* sur l'ordre qu'il suivoit dans cette énumération, ni sur les rangs qu'il assignoit à ces beaux esprits. J'avoue que j'eus un grand plaisir à les voir ainsi passer en revue. Au sortir de cette *Douane*, nous fûmes frappés d'un bruit confus de plusieurs voix qui sortoit des *écoles* voisines. Je fus curieux d'y entrer, & j'y trouvai *Antoine Nebrissensis*, *Manuel Alvarez*,

& d'autres qui enſeignoient la Grammaire aux enfants, car ſans une connoiſſance parfaite de cet Art, perſonne ne pouvoit prétendre au rang de Citoyen de cette République. Il falloit paſſer par une multitude infinie de regles & de préceptes; & quoique *Sanchez de las Brocas* en eût beaucoup diminué le nombre dans ſa Minerve, ouvrage que *Scioppius* a plus fait connoître qu'il ne l'a augmenté, il en reſtoit pourtant encore aſſez pour accabler la mémoire de ces pauvres enfants. Auſſi on en voyoit pluſieurs abandonner l'étude de déſeſpoir, & quelques diſpoſitions qu'ils euſſent pour les ſciences, ils contractoient une telle horreur pour la Grammaire, qu'ils ſe tournoient du côté des armes ou des Arts méchaniques, plutôt que de devenir à ce prix Citoyens de cette République, qui perdoit ainſi nombre d'excellents ſujets. Il s'en trouvoit d'autres qui, après quatre ou cinq ans d'étude, à peine étoient parvenus à ſavoir le latin, & qui ayant ainſi laiſſé échapper le temps favorable pour les ſciences, n'étoient plus en état d'y faire aucun progrès. Cet

inconvénient me toucha, & il me parut que c'étoit la principale cause de l'ignorance. Je demandai à *Varron* pourquoi on perdoit tant de temps, uniquement à étudier les regles d'une langue, tandis que, sans cet embarras de regles, on pouvoit par le seul usage l'apprendre en quatre mois, comme on apprend toutes les langues vivantes; & quelle raison empêchoit de traiter toutes les sciences en langue vulgaire, comme le pratiquoient les Grecs & ensuite les Romains, puisque les langues modernes y paroissent presque toutes également propres. Voici la réponse qu'il me fit :

» Vous n'êtes pas le seul à désa-
» prouver la méthode usitée d'ensei-
» gner la Grammaire; mais il est plu-
» sieurs usages que tout le monde
» condamne, & que tout le monde
» suit. En Espagne le plus grand mal
» n'est pas la multitude des préceptes,
» mais la nonchalance des parents,
» qui négligent de mettre à profit les
» premiers temps de l'enfance, sai-
» son destinée par la nature même
» à apprendre les langues. Les autres
» Nations l'entendent bien mieux que
» nous. A peine les enfants commen-

» cent à articuler, qu'on leur met
» entre les mains l'alphabet & la
» Grammaire latine. Quant aux ſcien-
» ces, il ne convenoit pas de les
» traiter en langue vulgaire. La rai-
» ſon en eſt que, depuis la chûte de
» l'Empire Romain, l'Univers ſe trou-
» vant diviſé en pluſieurs petits Etats,
» & la langue latine auparavant com-
» mune à tous, venant à ſe perdre,
» il fut à propos de la conſerver,
» non ſeulement pour l'intelligence
» des ouvrages ſavants, écrits en cette
» langue, mais encore pour avoir un
» langage univerſel, qui pût faire
» jouir toutes les Nations des ſublimes
» ſpéculations & des découvertes uti-
» les que chacune d'elles auroit faites.
» Or, en écrivant en langue vulgaire,
» ce commerce de connoiſſances ne
» ſauroit s'entretenir que par la voie
» lente & pénible des traductions,
» qui font toujours perdre aux écrits
» beaucoup de leur grace & de leur
» force. »

Universités célebres.

Au-delà de ces écoles, nous trouvâmes les plus célebres Univerſités du monde; celle de *Beryte*, rétablie par les Empereurs Dioclétien & Maximien, & enſuite par Juſtinien;

celle de *Bologne*, fondée par Théodose; celle de *Padoue*, de *Babylone*, de *Vienne*, d'*Ingolstad*, de *Salamanque*, d'*Alcala*, de *Coimbre* & autres. Les étudiants y disputoient à grands cris, le visage tout en feu, en se démenant en furieux. Tous contestoient opiniâtrément, & ne convainquoient personne. Je connus par-là combien les Egyptiens avoient rencontré juste, en désignant les écoles sous le hiéroglyphe d'une cigale. Dans quelques-unes de ces Universités, les progrès n'étoient point en proportion du temps & de l'étude. On en rapportoit plus de présomption que de vraie science, plus de doutes que de connoissances certaines. Le temps & non le savoir procuroit les grades de *Bacheliers*, *Licenciés* & *Docteurs*; quelquefois même on les vendoit à beaux deniers comptants, & avec de magnifiques parchemins ornés de sceaux en plomb, pendants à des cordons de soie; on conféroit à l'ignorance le pouvoir d'expliquer les livres qu'elle n'entendoit pas, & d'enseigner les sciences qui sont l'apanage de ces degrés.

Historiens Grecs.

Nous vîmes ensuite défiler en bon

ordre les *Historiens Grecs* & *Latins*, suivis de ceux des autres Nations. Je me mis sur leur passage, pour les observer de plus près, & je priai *Polydore Virgile* de m'apprendre leurs noms & leurs qualités à mesure qu'ils passeroient devant nous.

» Ce premier, me dit-il, dont la » démarche est si grave & si com- » passée, c'est *Thucydide*. Le desir » d'atteindre à la gloire d'*Hérodote*, » lui mit la plume à la main, & il » écrivit d'un style sentencieux les » guerres de Peloponese.

» Cet autre qui a l'air d'un génie » profond, c'est *Polybe*, qui écrivit » quarante livres de l'Histoire Ro- » maine. Il ne nous en reste que cinq » qui ont échappé à l'injure des temps. » Mais son mérite n'a pu échapper » de même à la malignité de *Sébastien* » *Maccius*, qui l'outrage par igno- » rance, & ne voit pas qu'il est si » judicieux, qu'on trouve chez lui » plus de leçons utiles que de récits.

» Celui qui vient ensuite en grande » robe unie & simple, l'air franc & » ouvert, dont la physionomie an- » nonce une ame pleine de candeur » & de prudence, libre de l'escla-

» vage de l'adulation, c'est *Plutarque*,
» qui possédoit si parfaitement toutes
» les matieres qui appartiennent à la
» politique & à l'Art Militaire, que,
» selon Bodin, il pouvoit s'en établir
» Juge en dernier ressort.

» Cet autre d'une physionomie si
» gracieuse, si douce, dont les regards
» tendres & séduisants attirent à lui
» tous les cœurs, c'est *Xénophon*, à
» qui Diogene Laerce a donné le
» nom de *Muse Attique*, & d'autres
» avec plus de justesse celui d'*Abeille*
» *Attique*.

Historiens Latins.

» Celui qui est vêtu à pli de corps
» mais avec beaucoup de propreté &
» d'élégance, c'est *Salluste*, grand en
» nemi de Cicéron. Il renferme dan
» sa briéveté tout ce que l'éloquenc
» pourroit étendre; mais il faut avoue
» que Séneque & Pollion lui repro
» chent un style obscur, des figure
» trop hardies, & un laconisme qu
» laisse souvent le sens imparfait.

» Ce vieillard aux sourcils pendants,
» au nez aquilin, surmonté d'une
» paire de lunettes, qui d'un air
» courtisan & dégagé, quoique mar
» chant à petits pas, fait plus de
» chemin que tous les autres, c'est
Corneille

» *Corneille Tacite*, dont l'Empereur
» Claude Tacite faiſoit tant de cas,
» qu'il fit placer ſon portrait dans
» toutes les Bibliotheques, & ordon-
» na qu'on tranſcrivît ſes livres dix
» fois par an. Inutile précaution!
» Elle ne put empêcher que la plupart
» ne ſoient abſolument tombés dans
» l'oubli, & que les autres n'y aient
» reſté enſevelis pendant une longue
» ſuite d'années, juſqu'à ce qu'ils en
» fuſſent tirés par un *Flamand* qui
» les fit connoître à l'Univers. Tant
» il eſt vrai que le mérite même a
» beſoin de patrons pour le mettre
» en honneur. Au reſte, je ne ſais ſi
» cette découverte fut moins funeſte
» au repos public, que celle de la
» poudre à canon. C'eſt de cette
» ſource empoiſonnée qu'on a tiré
» tant de maximes tyranniques &
» pernicieuſes, qui l'ont fait regar-
» der par *Budé* comme le plus cri-
» minel des écrivains. Voilà à quoi
» ſont expoſés ceux qui écrivent ſous
» des Princes tyrans. S'ils les encen-
» ſent, ils méritent le nom d'adula-
» teurs; & s'ils les blâment en péné-
» trant dans le ſecret de leurs motifs,
» ils paſſent pour ſatyriques; mais il

» trouve de quoi contre-balancer ce
» reproche, dans les louanges que
» d'autres lui donnent. Pline le jeune
» le nomme éloquent; Vopiſcus,
» bien-diſant; Spartien, pur & clair;
» Bodin, ſubtil; & Sidonius, digne
» de toutes ſortes d'éloges.

» Remarquez le viſage ſerein de
» celui-ci, ſes levres avancées, qui
» ſemblent diſtiller le miel; obſervez
» l'élégance de ſes vêtements tout
» parſemés de différentes fleurs; c'eſt
» *Tite-Live*, de qui les Romains n'ont
» pas tiré moins de gloire que de la
» grandeur de leur Empire. En s'é-
» loignant de l'impiété de Polybe,
» il tomba dans la ſuperſtition. C'eſt
» ainſi qu'en voulant nous préſerver
» d'un vice, il arrive ſouvent que
» nous donnons dans l'extrêmité op-
» poſée.

» Voyez venir après lui *Suétone*,
» remarquable par ſa grande robe ſi
» parfaitement travaillée, que qui
» voudroit l'embellir la gâteroit. Son
» génie inflexible ſupporte impatiem-
» ment la contrainte de ſa condition;
» & ne peut ſe plier ni à la flatterie,
» ni à excuſer les vices des Princes,
» quelque légers qu'ils ſoient; ſi

» toutefois il peut y avoir quelque
» chose de léger dans les fautes que
» commet celui qui est à la tête de l'E-
» tat, vu la précipitation aveugle avec
» laquelle tout le peuple se porte à co-
» pier leurs actions, sans se permettre
» d'examiner si elles sont bonnes ou
» mauvaises. Le desir de faire sa cour,
» joint à l'abattement de la servi-
» tude, fait trouver tout bon dans un
» maître ; car comme il ne dépend
» que du goût des Princes de mettre
» en vogue une espece de pierreries
» préférablement à une autre, d'é-
» lever les unes au dessus de leur
» juste valeur, & de rabaisser les
» autres au dessous ; il en est de même
» de l'influence de leur exemple sur les
» mœurs de leurs sujets ; ceux-ci se-
» ront toujours disposés à approuver
» les usages les plus dépravés, dès
» qu'ils les verront consacrés par ce-
» lui qui les gouverne.

» Celui qui s'avance vers nous,
» l'épée d'une main & la plume de
» l'autre, non moins redoutable aux
» ennemis par sa bravoure, que par
» son élégance à ceux qui essaieroient
» de l'imiter, c'est *Jules-César*, le
» dernier effort de la nature en

» valeur & en génie ; qui eut l'adresse
» de ne montrer que ses sages dé-
» marches, & de pallier ses fautes.
» Et quel est l'homme assez ami du
» vrai pour les avouer, assez déta-
» ché de lui-même pour les recon-
» noître ? Car si dans les affaires des
» autres, l'amour ou la haine colo-
» rent tout à nos yeux, quelle illu-
» sion ne nous fera pas l'amour-pro-
» pre en ce qui nous concerne, sur-
» tout dans ces actions qui sont comme
» les enfants de notre esprit ou de
» notre valeur ?

Historiens modernes.

» Celui que vous voyez en habit
» de Cour, mais simple & uni, sans
» ornement ni parure, c'est *Philippe*
» *de Commines*, Seigneur d'Argenton.
» Son air ouvert, naturel, & qui
» n'emprunte rien de l'Art, annonce
» la solidité de son jugement.

» Cet autre avec une grande barbe,
» négligé & mal en ordre, est *Gui-*
» *chardin*, grand ennemi de la maison
» d'Urbin.

» Celui qui marche à son côté,
» enveloppé d'épaisses fourrures à
» peine capables de le réchauffer,
» est *Paul Jove*, servile adulateur du
» Marquis du Guast & des Médicis,

» & ennemi déclaré des Eſpagnols ;
» défauts qui font juſtement ſuſpecter
» la vérité de ſon hiſtoire.

» Celui qui ſe fait remarquer par
» la magnificence de ſes vêtements
» amples & traînants, eſt *Zurita.* Il
» eſt accompagné de *Dom Diego de*
» *Mendoza*, également vif & réglé
» dans ſa marche, & de *Mariana*,
» entier dans ſes opinions, qui, pour
» ſe faire la réputation de véridique
» & d'impartial à l'égard des autres
» Nations, n'épargne point la ſienne,
» & la condamne impitoyablement
» ſur des preuves aſſez légeres. Il
» affecte l'air de l'antiquité, & au
» lieu que d'autres teignent leur barbe
» pour ſe donner un air de jeuneſſe ;
» il teint la ſienne pour paroître plus
» vieux.

Bibliotheques fameuſes.

Livres de diverſes matieres.

Après m'être ainſi fait rendre compte du caractere de ces Hiſtoriens, je paſſai plus avant. Nous vîmes de part & d'autre de ces Univerſités, les plus fameuſes *Bibliotheques* des ſiecles paſſés & de nos jours; celle de *Ptolomée Philadelphe*, qui contenoit cinquante mille volumes; l'*Ambroſienne* de Milan, où il y en avoit quarante mille; l'*Octavienne*,

la *Gordienne*, l'*Ulpienne*, la *Vaticane*, celle de l'*Escurial* & la *Palatine*. Nous y trouvâmes des livres de toute ancienneté, écrits sur diverses matieres. Les plus anciens étoient composés de feuilles de palmier cousues très-délicatement ensemble, ou bien de cette pellicule blanche & fine, qui se trouve entre l'écorce & le tronc des arbres, d'où est venu le nom de *livre*, qui est le nom latin de cette écorce. D'autres étoient formés de lames de plomb fort minces, ou de tablettes enduites de cire, sur lesquelles on gravoit les caracteres avec une pointe de fer nommée style, d'où est tirée par métaphore la dénomination de bon & de mauvais style. Il y en avoit d'autres dont les feuilles étoient une espece de tissu formé des filaments intérieurs d'un arbre qui ressemble au jonc & dont la composition fut trouvée en Egypte, lorsqu'Alexandre le grand en fit la conquête, quoiqu'il y ait des Auteurs qui lui donnent une plus grande antiquité. Cet arbre se nommoit *Papyrus*, d'où est venu le nom de papier, comme celui de carte est tiré d'une Ville de ce nom, où il se fabriquoit auprès de Tyr.

Nous y vîmes encore d'autres livres en peaux d'animaux préparées, nommées parchemins, parce qu'on en trouva le ſecret à Pergame, dans le temps que le Roi Ptolomée Philadelphe défendit la ſortie du papier hors de ſon Royaume, pour ôter à Eumenes, Roi de Pergame, les moyens de former une Bibliotheque auſſi belle que la ſienne. C'eſt ainſi que les Rois immolent ſouvent à leurs paſſions & à leurs jalouſies perſonnelles l'intérêt de leurs ſujets, & les avantages de leur commerce. Ces livres n'étoient point reliés comme ceux d'aujourd'hui; ce n'étoient que des feuilles collées bout à bout enſemble, & roulées ſur des cylindres de bois, d'ébene ou d'ivoire, ornées de pommes d'argent ou de pierres précieuſes, & c'eſt d'où leur eſt venu le nom de volumes.

Solitudes habitées par les Philoſophes.

Il me parut que tous les édifices que j'avois vus juſques-là, n'étoient encore que comme l'entrée de la Ville, & j'eus envie d'en parcourir les rues en détail; mais lorſque je crus entrer dans une, je me trouvai parmi des côteaux agréables & à pente douce, qui formoient entr'eux

des vallons champêtres, & des solitudes délicieuses, lieux tranquilles, faits pour le recueillement & la méditation. Je n'y vis que quelques petites huttes çà & là, sans autre ameublement ni parure, que ce qu'il en falloit pour se garantir des rigueurs de l'hiver & des chaleurs de l'été.

Les premiers Philosophes.

Ce quartier étoit habité par beaucoup de gens illustres. Les premiers que nous rencontrâmes, étoient les *Gymnosophistes;* ils se tenoient tout nuds, étendus sur le sable, occupés à étudier les œuvres de la nature. Ensuite ce fut les *Druides*, qui consignoient leur savoir à la mémoire, & non à l'écriture; puis les *Mages* de Perse, les *Chaldéens* de Babylone, les *Turdetans* d'Espagne, les *Brachmanes*, les *Agrippéens*, les *Héliopolitains*, les *Arimphéens*, les *Talmudistes*, *Cabalistes*, *Saducéens*, *Samanéens*, tous plongés dans la recherche des secrets naturels. C'est aux veilles opiniâtres de ces Philosophes encore barbares, que les sciences dûrent les premiers rayons qui les éclairerent.

Explication de la Fable de *Prométhée*.

Parmi eux je vis *Prométhée*, dont le cœur étoit continuellement rongé par un desir insatiable de savoir. Habile

dans les arts inconnus juſqu'à lui, par la maniere dont il les enſeignoit aux autres, il changeoit tellement ceux-ci, adouciſſant leurs mœurs barbares, & pliant leur rudeſſe ſous les loix de la politeſſe & des vertus ſociales qu'il leur inſpiroit, qu'il ſembloit en faire des hommes nouveaux, pêtris de ſes mains, & donner l'ame & la vie à ces corps de boue.

Endymion.

On eût dit qu'*Endymion* étoit amoureux de la Lune, à la conſtance avec laquelle il tenoit ſes yeux fixés ſur elle, pour en découvrir tous les mouvements & les viciſſitudes. Ce qui étoit étude chez lui, fut pris pour une paſſion par les ignorants.

Atlas.

Atlas s'élevoit ſi haut dans la contemplation des aſtres, qu'on eût jugé à le voir, qu'il ſoutenoit les Cieux avec ſes épaules.

Protée.

Protée, à force d'obſerver les principes, les progrès & les tranſmutations des êtres d'ici-bas, recevoit en lui-même ces formes & ces divers caracteres qu'il étudioit.

Les ſept Sages de la Grece.

Nous trouvâmes aſſis ſous des arbres ces ſept *Sages* fameux que la Grece à tant prônés, & comme la vanité eſt fille de l'ignorance, & la

modestie celle de la sagesse, ils firent paroître devant nous un trait de celle qu'ils avoient puisée dans l'étude & la méditation. Des pêcheurs Ioniens ayant retiré de la mer dans leurs filets un trépied ou table ronde d'or, qui passoit pour l'ouvrage de Vulcain, consulterent l'oracle de Delphes, pour savoir à qui appartenoit ce trésor. La réponse de l'oracle fut de le donner au plus sage. Les pêcheurs le porterent à *Thalès*, & nous vîmes celui-ci le remettre d'un air modeste & poli à un autre, celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il parvînt à *Solon*, qui sur le champ l'offrit à l'oracle même, en disant qu'il n'appartenoit qu'à Dieu, en qui seul on trouve la véritable sagesse; action mémorable, bien propre à désabuser la présomption & l'arrogance.

Académiciens.

Sur les bords d'une fontaine, nous vîmes *Socrate*, *Platon*, *Clitomaque*, *Carnéades*, & nombre d'autres Philosophes *Académiciens*, toujours indécis & en suspens sur tout, sans oser rien assurer avec certitude. Tout au plus à force de raisonner & d'argumenter, ils faisoient pencher le jugement d'un côté plutôt que de l'autre,

& alloient jufqu'à avouer qu'une opinion avoit plus de probabilité que l'oppofée.

Sceptiques.

Un peu plus loin étoit un cercle de Philofophes Sceptiques, *Pyrrhon*, *Xenocrate* & *Anaxarque*, gens encore plus incertains & plus timides à décider, qui doutoient abfolument de tout, fans ofer rien affirmer ni rien nier. Dès qu'on les preffoit un peu, ils plioient les épaules, pour donner à entendre qu'on ne pouvoit prononcer fur rien affirmativement. Je trouvai de la fageffe dans cette modeftie, & cette défiance du favoir humain me parut bien fondée, car pour établir une connoiffance certaine, il faut le concours de deux principes; l'un réfide dans la faculté qui connoît, & l'autre dans l'objet à connoître. La faculté qui eft l'entendement, emploie deux moyens, les fens extérieurs & le fens intérieur, qui font les deux inftruments de fes idées. Or, les fens extérieurs font fujets à mille altérations, felon la difpofition & le plus ou le moins d'abondance des humeurs. Le fens intérieur n'eft pas moins fufceptible de variation, tant pour les mêmes caufes qui affec-

tent les ſens extérieurs, qu'à raiſon de ſon organiſation & de ſa conſtitution; & delà vient cette diverſité d'opinions & de ſentiments, & que chaque homme conçoit ſous des formes différentes ce qu'il voit ou ce qu'il entend. Dans les objets de nos connoiſſances, on retrouve la même incertitude & la même inſtabilité; car leurs apparences varient ſelon leur poſition, ſelon leur proximité ou leur éloignement d'autres objets dont les qualités réfléchiſſent ſur eux, ou parce qu'il n'y a rien d'une nature parfaitement ſimple, & qui n'ait du mêlange, tant intérieurement qu'extérieurement, par l'interpoſition des objets intermédiaires, entre l'organe & ſon objet.

De tout cela il réſulte que nous ne ſaurions juger affirmativement qu'une choſe eſt telle, mais ſeulement qu'elle paroît telle, & que nos connoiſſances ne paſſent pas l'opinion, & ne vont pas juſqu'à la certitude de la ſcience. *Platon* trouvoit encore de plus grands ſujets d'incertitude en toutes choſes, en ce qu'il n'y en avoit aucune dans laquelle on apperçût pure & ſans mêlange cette nature générale dont elles

ſont comme des émanations, car ces formes ou idées primitives, ſelon lui, ne réſident que dans la nature très-pure & très-parfaite de Dieu, dont nous ſommes nous-mêmes animés, & que nous ne pouvons voir; tout ce que nous appercevons, n'en eſt qu'une ombre ou une image réfléchie, ſur laquelle il eſt impoſſible d'avoir une véritable ſcience.

Dogmatiques.

D'un autre côté étoient les Philoſophes *Dogmatiques*, qui donnoient pour ſûres leurs aſſertions. Ils établiſſoient que certaines choſes étoient bonnes, & d'autres mauvaiſes, ce qui étoit pour eux une ſource éternelle d'inquiétude & de trouble, par le deſir des premieres, & la crainte des autres.

Je trouvai plus ſenſés les *Sceptiques*, qui regardoient tout comme indifférent; ainſi rien n'étoit l'objet de leurs deſirs ni de leurs craintes, & ils ne faiſoient pas dépendre leur bonheur ou leur malheur de la poſſeſſion, ou de la perte de quoi que ce ſoit.

D'autres Philoſophes avoient encore enfanté d'autres opinions; & comme il y a autant de façons de penſer que de caracteres différents, delà

prirent naiſſance une infinité de *ſectes* & d'*écoles*.

Péripatéticiens Stoïciens, &c.

Les *Péripatéticiens* ſe promenoient ſous un portique, diſputant & débitant leurs maximes. Sous un autre, que le pinceau de *Polygnote* avoit décoré d'une agréable variété de peintures, les *Stoïciens* ſoutenoient opiniâtrément leurs opinions paradoxales. Ils ſoumettoient tout à la néceſſité & à un deſtin immuable, condamnant avec une barbare ſévérité toute attache aux biens extérieurs, & les ſentiments les plus chers à la nature.

Plus loin étoient les *Pythagoriciens*, parmi leſquels très-peu parloient, & les autres ſe taiſoient, obſervant religieuſement le long ſilence de cinq ans.

Nous rencontrâmes enſuite les *Epicuriens*, les *Cyniques* & les *Eliaques*.

Dans un endroit écarté & loin de tous ces Philoſophes, nous vîmes *Diogene*, * plus modeſte & moins ſujet à l'erreur qu'eux tous. L'amour de la ſageſſe lui faiſoit dérober quelques heures au ſoin des affaires publiques, pour méditer ſur la morale des Stoïciens. Il ſavoit tempérer leur auſtérité, & ſans ſe croire aſſervi en

* *Diogene*, ſurnommé le Babylonien, Philoſophe Stoïcien radouci.

rien à une force supérieure, il se montroit plus humain à l'égard des sentiments de la nature. Dans ce moment il étoit au bord d'un ruisseau, dont il contemploit le cours. Epris de la limpidité & de la transparence de ses eaux, il gravoit avec la pointe d'un canif, sur l'écorce d'un peuplier, des vers Espagnols, dont voici le sens.

» Clair ruisseau, qui faites la joie » des collines, qui ranimez le chant » des oiseaux ; richesse des prairies, » miroir de l'Aurore, ame du Prin» temps, esprit de Flore, par qui la » rose & le jasmin respirent ; quoique » vos flots embellissent toutes les con» trées qu'ils parcourent, la limpi» dité de votre cours m'enchante bien » plus que tout ce qu'on admire en » vous. Avec quelle franchise la trans» parence de vos eaux laisse apper» cevoir à travers un liquide crystal, » les moindres cailloux que renferme » votre sein, jusqu'à compter leur » nombre ! Avec quelle candeur & » quelle innocence murmurent vos » petits flots ! O simplicité du pre» mier âge ! vous fuyez les humains, » pour habiter dans les fontaines. »

Il avoit appendu aux branches de ce peuplier, un cartouche ovale sur lequel étoit peinte une conque de perles, dont les dehors raboteux laissoient voir en dedans une nacre d'une blancheur admirable, qui renfermoit une belle perle uniquement formée de la rosée céleste, sans aucun mêlange grossier qui ternît son éclat. Le mot ou l'ame de cette devise étoit cet hémistiche de Perse : *Nec te quæsiveris extra*. Dans cet emblême ce Philosophe affichoit son mépris pour la jalousie & son peu d'attention aux propos des envieux, renfermant son bonheur dans le témoignage d'une conscience pure, qui ne manque à aucun de ses devoirs.

Antre extraordinaire au milieu de la Ville.

Dans l'endroit le plus retiré de ces bocages, la nature, sans le secours de l'art, avoit percé une ouverture dans le sein de la montagne. Cet antre rustique laissoit pencher à peine entre l'assemblage des rochers dont il étoit formé, quelques foibles rayons du Soleil par échappées. L'entrée inspiroit de l'horreur ; mais la curiosité & le desir de voir ne se rebutent pas aisément ; & d'ailleurs la compagnie de *Varron* déjà au fait de la carte

du pays, achevoit de me rassurer. Nous nous y jetâmes donc, & nous avancions en tâtonnant à travers l'obscurité effrayante de ces lieux ; lorsqu'après quelques pas je heurtai, & je tombai lourdement sur deux corps étendus par terre, que je pris d'abord pour morts. Je ne fus pas long-temps dans l'erreur ; ils n'étoient qu'endormis. Ils s'éveillerent, & je reconnus l'un pour *Artemidore*, & l'autre pour *Cardan*. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à celui-ci, de ce que ses savantes veilles étant si utiles à cette République, c'étoit un crime à lui de s'abandonner honteusement à l'oisiveté & au sommeil, qui est l'image de la mort. « Dites mieux, » me répondit-il, que c'est l'image » de l'éternité, puisqu'il nous fait » voir comme dans un miroir, le » temps présent & à venir. „ J'éclatai de rire à ce discours, & je crus que mon homme n'étoit pas bien éveillé. Il en fut piqué, & poursuivant de la sorte, „ Ne vous moquez „ pas, me dit-il, des songes qui sont „ les enfants du sommeil. Ce sont „ eux qui élevent l'homme jusqu'à la „ connoissance de l'avenir ; attribut

Discours de *Cardan* en faveur des songes.

„ essentiellement réservé à la Divi-
„ nité. Le sommeil est comme un
„ théatre où l'on voit représentés sous
„ diverses formes les événements fu-
„ turs, & quelquefois les passés, pour
„ notre instruction & pour celle des
„ autres ; ainsi il n'y a ni honte ni
„ oisiveté à employer quelque temps
„ à dormir. Ce n'est pas non plus,
„ comme vous le prétendez, cesser
„ de vivre par intervalle, ou bien il
„ faudroit dire que la nature se joue
„ de nous, en nous privant de la vie
„ pendant la moitié de sa durée. Au
„ contraire, puisque l'homme est, par
„ la faculté de penser, une image de
„ Dieu, & que le temps de sa vie
„ est divisé en deux parts, l'une
„ pour la veille, & l'autre pour le
„ sommeil, il seroit contre la raison
„ que cette ressemblance ne pût exer-
„ cer ses fonctions pendant un de ces
„ intervalles, durant lequel les sens
„ restent oisifs & enchaînés. La di-
„ vine Providence a sagement pour-
„ vu à ces deux inconvénients, car
„ de même que la Lune & les Etoiles
„ éclairent la nuit de la lumiere que
„ leur prête le Soleil, afin que nous
„ ne fussions pas absolument privés de

„ ses rayons, lorsque nous le sommes
„ de sa présence, de même la Pro-
„ vidence a réglé que l'imagination
„ & les opérations intellectuelles
„ continuassent à tenir l'ame en ac-
„ tion, tandis que l'homme dort as-
„ soupi par l'humidité du cerveau ;
„ & comme l'ame est immortelle,
„ & se trouve alors en quelque sorte
„ dégagée des liens du corps, elle
„ s'unit à elle-même, & opérant avec
„ une vertu supérieure, elle perce
„ dans l'avenir. Par cette sagesse &
„ cette prévoyance, l'homme est
„ vraiment l'image de Dieu. „ Il
me parut dangereux de m'entretenir
long-temps sur ces sublimes rêveries
avec Cardan, & je me retirai sans
lui rien repliquer.

Laboratoires de Chymistes.

En avançant, nous vîmes de tous côtés une quantité de fourneaux allumés, avec une grande variété de fioles, alambics & creusets, autour desquels travailloit une multitude innombrable d'hommes qui paroissoient pauvres & ruinés, rôtis par le feu, noircis de la fumée, & barbouillés des huiles & des essences qu'ils tiroient. Leur occupation journaliere étoit de faire des mixtions, d'où ré-

ſultoient les altérations, corruptions, ſublimations & tranſmutations des matieres. Ils parloient un jargon tout-à-fait étrange. Dans leur langue le plomb ſe nommoit Saturne; l'étain, Jupiter; le fer, Mars; l'or, le Soleil; le cuivre, Venus; le vif-argent, Mercure; & l'argent, la Lune. C'etoient gens extrêmement riches & magnifiques en paroles, mais en tout le reſte pauvres & miſérables, qui ne nourriſſoient leurs grandes eſpérances que de fumée. Je compris à tout cela que c'étoient des *Alchymiſtes*. Je fus ſenſiblement touché de les voir travailler ſi opiniâtrément, dans la folle eſpérance de dérober les ſecrets de la nature dans la production des métaux, qui eſt pour elle l'ouvrage de pluſieurs ſiecles. Les inſenſés! pour faire de l'or, ils épuiſoient le peu qu'ils avoient, ſans vouloir reconnoître combien il eſt impoſſible à l'art d'introduire de nouvelles eſpeces de mixtes, & que même avec le ſecours de la nature, il ne ſauroit faire paſſer un métal d'une eſpece dans une autre. Ce que je trouvai de plus étrange, ce fut de voir pluſieurs Princes, qui ayant poſé leur ſceptre,

pour prendre en main les soufflets, travailloient avec ardeur à animer les flammes des fourneaux, & ne montroient pas moins d'avidité que les autres pour cet or imaginaire.

Sibylles.

Pour nous, nous ne pûmes souffrir plus long-temps l'odeur forte qu'exhaloient ces différents sels ; & quoique leurs mêlanges produisissent des effets merveilleux, & que la Philosophie n'auroit jamais imaginés, nous nous éloignâmes en nous enfonçant dans ces lieux ténébreux. Nous trouvâmes les *Sibylles* de Delphes, d'Erythrée, de Perse, de Lybie, de Cumes, de Tibur, & d'autres encore ; les unes appuyées contre des Statues d'Apollon, les autres à l'ouverture de certains antres faits en forme de Temples, toutes enflammées & saisies d'un esprit.... transportées d'une fureur extatique.... elles rendoient leurs oracles tantôt de vive voix, tantôt par écrit sur des feuilles d'arbres, & par leurs réponses ambiguës, découvroient confusément les secrets de l'avenir.

Magiciens, Devins de toute espece.

Après les Sibylles, nous vîmes *Hiarque*, un des Brachmanes, *Hermès*, Egyptien, *Zoroastre*, Perse, &

Buda, Babylonien. Ils s'attachoient à étudier les principes & les causes de toutes choses, la connexion réciproque des éléments, leurs combinaisons, la production & la corruption des mixtes, les impressions des Météores, les agitations intérieures du globe de la terre, la nature des plantes, des pierres & des animaux, & tant par les vertus naturelles qu'ils y connoissoient, que par la forme inconnue de divers cercles, figures & caracteres mystérieux, qu'ils traçoient en invoquant les esprits d'une voix tremblante, ils opéroient des prodiges étonnants. Là les *Nécromanciens* évoquoient en grommelant les ombres infernales, & les faisoient paroître sous des corps fantastiques, semblables à ceux des morts. Les *Pyromanciens* en jettant de la poix au feu, cherchoient à prédire par l'inspection de la flamme qu'elle produisoit, selon qu'elle avoit plus ou moins de clarté, qu'elle s'élevoit droite ou en serpentant. Ils faisoient encore les mêmes observations avec certaines torches allumées, sur lesquelles étoient écrits différents caracteres. Les *Hydromanciens* tiroient des pro-

noſtics avec des anneaux ſuſpendus dans des vaſes pleins d'eau, ou par le mouvement & le bruit des eaux. Les *Aéromanciens*, par l'impreſſion de l'air, en traçant diverſes figures dans ſes eſpaces obſcurs; les *Sycomantiens* ſe ſervoient de feuilles de figuier ou de ſauge, ſur leſquelles ils écrivoient des noms, & qu'ils jetoient enſuite au vent. Les *Cléromanciens* y employoient les feuillets des Livres d'Homere ou de Virgile; les *Géomanciens*, des points diverſement arrangés, qu'ils rapportoient aux ſignes céleſtes, & par leſquels ils jugeoient comme par les ſignes du Zodiaque. Les *Chiromanciens* devinoient par l'inſpection des lignes qui ſont dans les mains, dont ils obſervoient la couleur rouge ou pâle, l'origine & la fin, les détours & les interſections. Parmi eux étoient encore les *Augures*, qui prédiſoient l'avenir par le vol des oiſeaux, ſelon qu'ils alloient en ligne droite ou courbe; les *Haruſpices*, par les entrailles des animaux, ſelon qu'elles étoient ſaines ou viciées; par la couleur du foie & du cœur, par le mouvement & les altérations du ſang. D'autres obſervoient

le hennissement des chevaux, les cris & la façon de manger des poulets, & mille autres choses semblables, d'où ils tiroient des pronostics d'un avenir heureux ou malheureux. Je jugeai dangereux tout commerce avec ces gens-là, car quoique l'esprit soit convaincu de la superstition de leurs pratiques, & de la vanité de leurs prédictions, cependant le cœur s'y laisse entraîner, séduit par une secrete inclination de pénétrer dans l'avenir.... qui procede de l'effort que font sans cesse nos ames pour atteindre de plus en plus à l'entiere ressemblance avec leur Créateur, en partageant avec lui la prérogative la plus incommunicable de la Divinité, la science des événements futurs. Et delà vient que nous n'avons pas la même passion pour savoir le passé; quoique, à le bien prendre, il n'y ait pas grande différence entre l'avenir & le passé, pour qui ignore l'un & l'autre.

Le Parnasse.

En poursuivant notre route, nous trouvâmes deux côteaux qui avoient la forme d'une mitre brodée de festons de myrte & de laurier, entremêlés de grappes de perles pendantes de

leurs

leurs feuillages. C'eſt à quoi l'on peut comparer les gouttes éparpillées d'une ſource pure & limpide qui jailliſſoit en cet endroit. Cette célebre fontaine eſt la production d'un coup de pied du cheval *Pégaſe*, à qui tous les ſiecles ſont redevables de tant d'ingénieuſes erreurs. A l'entour de cette ſource, dont les eaux pures ſont diſtribuées plus libéralement par la nature que par l'art, *Homere*, *Virgile*, le *Taſſe* & *Camoens*, le front couronné de laurier, goûtoient un doux repos, & par les ſons brillants de leurs trompettes d'or, inſpiroient l'héroïſme. *Lucain* s'efforcoit de les imiter, en embouchant une trompette d'airain. A ſon viſage allumé, à ſes joues bourſouflées, on voyoit les efforts qu'il faiſoit pour en tirer des ſons aigres. L'*Arioſte*, avec plus de douceur & de grace, touchoit une épinette de divers métaux. Pour aſſortir ce merveilleux concert, *Pindare*, *Horace*, *Catulle*, *Pétrarque* & *Barthelemi-Léonard de Argenſola*, accompagnoient avec des lyres à cordes d'or. A leurs cadences, *Euripide* & *Seneque*, le pied droit chauſſé d'un cothurne majeſtueux, exécutoient une danſe

Poëtes Epiques.

Lyriques.

Tr...

Comiques. grave : tandis que *Plaute*, *Térence* & *Lope-de Véga*, chaussés de brodequins, formoient des pas plus légers, les uns & les autres en amusant, épuroient à leur maniere les passions de l'ame.

Bucoliques. Sur le penchant d'un de ces côteaux, *Théocrite*, *Sannazar* & *Guarini* en robes fourrées de blanches & délicates hermines, paissoient leurs troupeaux. Ils enfloient alternativement & en chœur leurs chalumeaux & leurs flûtes, avec une si douce harmonie, que les chevres abandonnoient leur pâture pour les écouter.

Satyriques. D'un autre côté *Juvenal*, *Perse*, *Martial* & *Dom Louis de Gongora*, les observoient attentivement, & sans égard pour personne, ils lâchoient à chacun son bon mot, qu'ils gravoient dans leurs tablettes avec un style fort piquant.

Le Roi Alphonse l'Astronome. Je ne crus pas que nous fussions là à couvert des coups de ces langues mordantes, & nous nous éloignâmes avec précipitation de cette fontaine. Au plus haut d'un de ces côteaux, nous vîmes le Roi *Alphonse*, celui d'entre les Rois d'Espagne à qui l'élévation de son génie a valu le nom de *sage*, lequel avec un astrolabe

devant les yeux, obſervoit dans la partie ſeptentrionale du Ciel, entre les conſtellations d'Hercule & du Bouvier, la latitude de la couronne d'Ariadne, ſans prendre garde que dans ce moment la ſienne s'échappoit de ſa tête. L'art de régner n'eſt pas compatible avec les occupations & les amuſements des ſciences. La douceur de celles-ci fait perdre de vue les affaires publiques, entraîne à la ſolitude & à l'oiſiveté de la contemplation, ou à la contention de la diſpute; tout cela émouſſe cette vivacité du coup d'œil, qui doit montrer ſur le champ le parti que l'on a à prendre, & qui eſt bien plus l'heureux fruit d'un eſprit naturel, que de la réflexion. La vie des Princes n'eſt point aſſez libre de ſollicitudes, pour pouvoir ſe jeter dans la carriere des ſciences.

Etat de l'intérieur de la Ville.

Mauvaiſe maniere de bâtir.

Au ſortir de ces lieux ſolitaires & peu fréquentés, nous entrâmes dans le quartier le plus peuplé de la Ville. Je reconnus alors que la beauté de ſes édifices vus de près, étoit bien au deſſous de ce qu'elle paroiſſoit de loin. La plupart ne conſiſtoient qu'en façades magnifiques, ſemblables à des décorations de Théatre, beaux

dehors, & rien dedans. Ce n'étoient que maiſons feintes, ou élevées ſur des fondements ruineux. Les habitants s'occupoient à démolir les anciens édifices, pour en tirer les matériaux, qu'ils employoient ſur le champ à en conſtruire de nouveaux. Ils mettoient ainſi continuellement tout ſans deſſus deſſous : on ne trouvoit qu'embarras de décombres & de matériaux dans les rues ; & tout le fruit d'un travail ſi mal conduit n'aboutiſſoit qu'à changer ſans ceſſe la décoration de leur Ville, ſans lui procurer aucun agrandiſſement réel. Au contraire, on la privoit par-là des embelliſſements & des agrandiſſements qu'elle auroit pu recevoir, ſi les enfants, laiſſant ſubſiſter les ouvrages de leurs peres, euſſent mis leur induſtrie à découvrir de nouveaux matériaux, & à imaginer de nouveaux plans pour les Palais & autres ouvrages publics.

Caracteres des habitants Diſtribution des rangs & des métiers.

Les *habitants* me parurent mélancoliques, maigres & défaits. Il y avoit peu d'union entr'eux ; l'émulation & l'envie les dévoroient. Là on ne reconnoiſſoit pour *nobles* que ceux qui ſe diſtinguoient le plus dans

les ſciences & les arts. Il n'y avoit que ce ſeul mérite qui donnât du relief & de la conſidération. Le reſte étoit relégué dans la claſſe du *peuple*, & chacun y exerçoit le métier qui avoit plus de rapport à ſa profeſſion dans la littérature. Les *Grammairiens* y faiſoient celui de vendeurs d'herbes & de fruits. Leur langue n'épargnoit perſonne. Ils faiſoient entr'eux aſſaut d'injures groſſieres, qu'ils ſe renvoyoient d'une boutique à l'autre, ſans ménagement & ſans pudeur; & quand on ſe hazardoit par malheur à paſſer par leur quartier, il falloit s'attendre à eſſuyer de leur part une grêle de brocards. Ils reprochoient à *Platon* de la confuſion, à *Ariſtote* d'être ténébreux & enflé, & d'envelopper ſes penſées dans l'obſcurité de ſon ſtyle. Ils traitoient *Virgile* de voleur des vers d'Homere; *Cicéron*, ſelon eux, étoit languiſſant & diffus dans ſes répétitions, n'avoit que des graces froides, de la lenteur à développer ſes principes, perdoit le temps en digreſſions inutiles, avoit rarement du feu, & jamais de la véhémence que hors de ſaiſon. Ils nommoient *Pline* une riviere trouble,

qui accumule tout ce qu'elle rencontre ; *Ovide* n'avoit qu'une facilité vaine ; *Aulu-Gelle* étoit un prodigue ; *Sallufte* affecté ; & *Séneque* de la chaux fans fable.

Les *Critiques* y étoient Ravaudeurs, Frippiers & Savetiers.

Les *Rhéteurs*, Saltimbanques & Charlatans. Ils n'épargnoient pas les belles paroles, pour donner vogue à quelques minces fecrets de Médecine.

Les *Hiftoriens* y faifoient l'office de courtiers de mariages, à caufe de la grande connoiffance qu'ils avoient des généalogies & des facultés de chacun.

Les *Poëtes* y vendoient par les rues de petites cages pour les enfants, des bouquets, des pompons, des gâteaux au miel & au beurre, des hochets & des poupées.

Les *Médecins* y fervoient de Bouchers, Foffoyeurs & exécuteurs de la Juftice ; & comme cette République étoit trop bien avifée, pour ne pas profcrire la Pharmacie, les *Apothicaires* s'y employoient à forger les armes & à fondre des pieces d'Artillerie. A leur place *Diofcoride* vendoit des herbes & d'autres drogues ou fimples par les rues.

Les *Aſtrologues* s'y appliquoient à la navigation & à l'agriculture.

Les *Opticiens* y avoient des boutiques, où ils diſpoſoient artiſtement la lumiere pour donner plus de brillant à leurs marchandiſes.

Les *Logiciens* étoient courtiers, uſuriers & regrattiers.

Les *Phyſiciens*, Jardiniers.

Les *Juriſconſultes* trafiquoient en toiles, draps & autres marchandiſes qui ſe débitent à l'aune.

Ceux qui ont du goût pour les centons, & qui ne ſavent que coudre dans leurs ouvrages des penſées empruntées de çà & de là, y travailloient en marqueterie, comme à faire des bureaux ou cabinets de placage, des tables de marbre incruſtées de pierres de diverſes couleurs; & ceux qui font des tables aux livres, y exerçoient le métier de Porte-faix, & gens de peine qui vendent leur travail aux autres.

Impunité du larcin.

Dans cette République on avoit pour le larcin la même indulgence que chez les Egyptiens & les Lacédémoniens. On s'en faiſoit même un mérite, en le donnant pour ſimple imitation. Auſſi tous ces Marchands

ne cessoient de se piller les uns les autres, & l'on voyoit chaque jour s'élever de nouvelles boutiques avec des marchandises volées. Ceux qui abusoient le plus de l'impunité à cet égard, étoient les *Littérateurs* & les *Poëtes*; les premiers, par la facilité que leur en donnoit la grande variété de livres & d'écrits qui leur passoient par les mains, & les seconds, par le libre accès qu'ils avoient dans toutes les maisons, pour y débiter leurs babioles : ils n'en sortoient jamais sans emporter les meubles les plus précieux.

Gouvernement de l'Etat.

Le gouvernement de l'*Etat* étoit partagé entre un certain nombre de *Sénateurs*, que leur ancienneté & leur expérience élevoient à cette éminente dignité. *Plutarque*, *Tite-Live*, *Dion* & *Appien* étoient chargés de ce qui concernoit le peuple. *Jules-César*, *Velleius*, *Ammien* & *Polybe* avoient le département de la guerre; & *Tacite* les affaires politiques; les *Censeurs* étoient *Diodore*, *Méla* & *Strabon*; & comme il n'y a aucun Etat, soit Monarchique ou Républicain, quelque bonne tête qu'on lui suppose, & quelque parfaite que soit l'organisa-

tion de ses membres, qui puisse se maintenir long-temps en santé, si le *Secretaire* d'Etat qui en est comme l'estomac, ne fait bien ses fonctions, en prevenant par son activité tout engorgement d'expéditions mal digérées, & fournissant à chacun des membres la quantité de substance convenable; cet important emploi étoit confié à *Suétone*, grand homme, consommé dans les affaires, bien au fait des intérêts de toutes les Nations, plein de zele, d'activité & de prudence.

Rencontre de *Mécene* & de *Virgile*.

Nous rencontrâmes *Mécene* dans une litiere de diverses couleurs, où il étoit couché mollement dans son lit, & qui se faisoit porter par huit esclaves en habit militaire. *Virgile* marchoit à pied à côté de lui, en lui portant des plaintes contre *Horace*, de ce qu'au mépris des biens & des honneurs dont il l'avoit comblé, cet ingrat avoit osé jouer son bienfaicteur sous le nom de *Malthinus*, qui balaie le pavé avec sa robe traînante. Je ris beaucoup de cette aventure, & encore plus de l'aveuglement de Mécene, qui prodiguoit ses richesses en faveur d'un affranchi plein d'au-

dace, sans penser combien sont dangereuses les saillies de ces beaux esprits, & combien il est prudent de leur accorder son estime, mais non sa familiarité; car sans autre raison que l'impétuosité de leur humeur piquante, ils s'échappent souvent jusqu'à déchirer les gens en leur présence; & il n'y a chez eux si forte reconnoissance qui puisse les obliger à retenir un bon mot, dès qu'il se présente sur leurs levres.

Apulée, Auteur de l'âne d'or qui paroit imité de Lucien.

Apulée monté sur un âne Alezan, se promenoit par la Ville, & attiroit après lui une foule de peuple, dont il excitoit les cris redoublés. Les uns le siffloient, d'autres crioient au filou, parce qu'il passoit pour l'avoir volé. En cela je vis avec quelle facilité le peuple adopte toute sorte de calomnies sur le compte des grands hommes; tel qu'on ne regardoit presque pas un moment auparavant, quelque admiration que méritassent ses talents, il n'a fallu qu'un mot échappé à l'envie, pour que tout le monde jete sur lui des yeux malins dès qu'il se présente. C'est ce qu'éprouve la Lune, disons-le pour la consolation de la vertu, dès que sa vive lumiere

ſouffre du déchet par une éclipſe, elle fixe ſur elle les regards de tout l'Univers, au lieu que perſonne ne fait attention à elle, lorſque tout ſon diſque lumineux éclaire l'horizon.

Maiſons des Fous.

En face d'une rue ſpacieuſe, je vis un ſuperbe édifice, dont la grandeur me fit juger que c'étoit quelque Temple ou Palais public. Je m'adreſſai à celui qui me parut en avoir la ſurintendance, lequel me dit que c'étoit ce qu'on appelle en quelques endroits les *Petites Maiſons*, ou la maiſon des Fous, que l'on y raſſembloit plutôt pour les ſéparer des autres habitants, que pour travailler à leur guériſon; car ils y avoient liberté entiere de ſuivre tous leurs caprices & leurs fantaiſies les plus extravagantes. Il me parut aſſez inutile de bâtir une maiſon ſéparée pour eux, dans une Ville qui pouvoit paſſer toute entiere pour leur habitation commune, puiſqu'elle étoit peuplée des plus grands génies du monde, & qu'il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait ſon grain de folie.

Divers genres de Folies.

Il y avoit à l'entrée deux *Portiers* plus occupés des recherches chimériques qu'ils s'étoient miſes en tête,

que du soin d'examiner ceux qui entroient ou sortoient. L'un, maigre & consumé par les veilles, avec un compas à la main, traçoit sur une ardoise des figures où il cherchoit la quadrature du cercle. L'autre, avec plus d'entêtement que de succès, construisoit un instrument de mathématique avec lequel il se persuadoit d'avoir procuré aux navigateurs le secret des longitudes.

Au dedans de cette maison un grand sallon nous offrit des bizarreries singulieres. Là, les Disciples de *Raimond Lulle* faisoient tourner certaines roues au moyen desquelles ils se flattoient d'acquérir en peu de temps toutes les sciences. D'autres, sur les traces de *Tritheme*, s'étudioient à pénétrer les secrets de sa Stéganographie, dans laquelle il prétendoit, par le moyen des quatre esprits qui président aux quatre coins du Monde, faire entendre ses pensées à la maniere des Anges, sans les expliquer par le discours; invention diabolique aux yeux des ignorants, mais qui bien entendue se réduit à l'écriture par chiffres.

D'autres avoient la manie de déchiffrer les anciennes inscriptions des

pierres & des médailles rongées par le temps & par la rouille, de fouiller dans les décombres & les ruines des anciens édifices, s'enterrant tout vivants pour les découvrir dans les entrailles de la terre, où les avoit englouti le long espace des siecles.

Quelques-uns faisoient des énigmes, logogryphes, anagrammes, répertoires; d'autres, des traductions ou des commentaires; d'autres composoient des centons avec les vers d'autrui, production misérable, où après avoir pris beaucoup de peine, tout le mérite de l'ouvrage appartient à autrui, & l'on ne peut revendiquer à soi que la façon.

D'autres, en faveur des paresseux, formoient des bouquets avec les fleurs & les belles pensées de divers Auteurs, en cela plus dignes de blâme que de louange, puisqu'ils ternissoient l'éclat de ces belles pensées, en les tirant ainsi de leur place & les présentant isolées. En cet état, elles ne ressembloient plus qu'à des pierres détachées d'un édifice dont elles faisoient la solidité, ou à de la monnoie de Billon hors du Royaume où elle a cours.

Quelques-uns se promenant à grands pas, apprenoient par cœur des aphorismes, des sentences & autres rogatons, pour se donner un vernis de savants. D'autres, dans la même vue mettoient toute leur ambition à se remplir la tête de titres de livres, & à prendre une teinture générale des principales matieres qui y sont traitées, & avec cette légere fourniture ils s'en alloient hardiment dans les compagnies faire parade de leur savoir prétendu.

Folies des Philosophes.

Dans une salle, je vis un grand nombre de Philosophes tout défaits & dans un état à faire pitié. C'étoit l'effet de leurs études continuelles & de leurs veilles immodérées. Ces infortunés s'occupoient sans cesse des moyens de parvenir au repos & à la félicité de la vie : & c'étoient les hommes du monde qui la passoient le plus misérablement, graces à leur manie de savoir la nature des choses. Pour les mieux contempler, les uns s'étoient crevé les yeux, d'autres s'étoient coupé la langue, quelques-uns s'abstenoient de la viande & des autres délices de la bouche. Les longues veilles les avoient tellement

épuiſés, que leur cerveau ſec & ſans ſubſtance étoit le théatre des caprices les plus étranges. Il y en avoit qui prenoient la vie en horreur, & ſe laiſſoient aller au déſeſpoir. D'autres accuſoient la nature des miſeres de la condition humaine, & s'eſtimoient malheureux d'avoir vu le jour. Tel pouſſoit l'extravagance juſqu'à inſulter par ſes actions aux loix de la pudeur que la nature elle-même a dictées, & à déchirer effrontément les voiles reſpectables dont elle couvre certaines opérations. Celui-ci avançoit hardiment qu'il avoit été poiſſon, enſuite arbre, & enfin homme. Celui-là dédaignant le ſéjour des maiſons, vivoit dans un tonneau. L'un étoit ſans ceſſe dans la crainte qu'il ne vînt à s'élever du vent, & pour ne pas en être emporté, il leſtoit ſes ſouliers avec des ſemelles de plomb. Je m'avançai pour lier converſation avec eux, & je les priai de me dire ce qu'ils penſoient de la nature & de la ſubſtance de *l'ame*. Les uns me répondirent que c'étoit un feu; d'autres, un être *Aérien*; d'autres, une harmonie; d'autres, un nombre; d'autres une lumiere; d'autres, un ſoufle;

d'autres, un esprit : les uns, qu'elle étoit mortelle; d'autres, alternativement mortelle & immortelle, & il y en eut un qui m'assura, comme s'il l'avoit vu, que du haut d'une forêt céleste où elle faisoit son séjour, elle descendoit à tire-d'aile dans nos corps, qu'elle perdoit ses ailes en y entrant, pour les recouvrer quand il seroit temps d'en sortir.

Anatomie d'une tête.

Je ne pouvois revenir de mon étonnement en entendant débiter tant d'extravagances. Au sortir de là, nous entendîmes le bruit confus d'une foule de gens assemblés dans le vestibule d'une maison. La curiosité m'entraîna de ce côté-là, & je reconnus *Gallien*, qui faisoit l'anatomie de quelques corps humains. Dans ce moment, il disséquoit des têtes de Princes. *Vesal* & d'autres éleves le suivoient avec attention, & il leur faisoit voir qu'il manquoit dans ces têtes les deux cellules destinées à loger le jugement, dont le siege est au dessus de l'imagination, fille de la mémoire, qui occupe la partie la plus reculée du cerveau, & que ces deux puissances s'y trouvoient subordonnées à la volonté dans laquelle elles étoient

renfermées. Je regardai comme une nouveauté inouie cette différence de conformation entre les organes des Princes & ceux des autres ; je trouvois un grand inconvénient dans la suppression de facultés si nécessaires, ou à les laisser gouverner par la volonté, puissance aveugle & sans réflexion ; & comme je m'apprêtois à demander la cause de ce dérangement, nous fûmes interrompus par un tumulte subit du peuple qui couroit çà & là tout éperdu, sans savoir où il alloit. Cette alarme procédoit de la nouvelle qui s'étoit répandue dans le moment, que l'Empereur *Licinius*, un des plus grands ennemis de cette République, venoit fondre sur elle avec des armées nombreuses de *Goths* & de *Vandales*.

Alarme & consternation générale.

Jamais on ne vit pareille confusion. Ceux qui, avant le danger, paroissoient prévoyants & ingénieux, se trouvoient alors sans force & sans ressources. L'on tint conseils sur conseils, où furent appellés tous les *Sénateurs* de la Ville, & les quatre grands *Conseillers d'État*, *Platon*, *Aristote*, *Xénophon* & *Tacite*, qui passoient tous pour des hommes de



tête, & dont les écrits renfermoient les maximes les plus judicieuses & les meilleurs conseils. Mais dès que l'occasion se présenta de les mettre en pratique, leurs esprits se confondirent dans la variété des résolutions qu'ils leur offroient, sans pouvoir se décider pour aucune; ils flottoient comme gens sans expérience, & qui ne s'étoient jamais trouvés à pareille aventure. S'ils tenterent de se défendre, ce fut par des moyens si impraticables, quoiqu'ingénieux au premier coup d'œil, qu'on voyoit d'abord combien peu on pouvoit y compter, & combien se trompent ceux qui confient le maniement des affaires publiques à ces génies spéculatifs & adonnés aux sciences; gens pour l'ordinaire incertains & irrésolus à cause de la multitude de leurs vues, aheurtés à ce qu'ils croient voir clairement, & dangereux par la connoissance même qu'ils ont des exemples du passé, dont ils font rarement une juste application au cas présent; car les circonstances varient comme les temps, & les faits de la même espece different entr'eux autant que les visages.

Pour les tirer de cet embarras, il leur vint fort à propos un avis certain, que la premiere nouvelle étoit une fausse alarme, & que l'Empereur étoit encore à plusieurs journées de la Ville. Aussi-tôt le calme & la tranquillité se rétablissent par-tout; & moi je poursuivis ma route.

Théologiens scolastiques.

Comme j'entrois dans une place, j'y vis *Sest* & *Alexandre de Halès*, qui faisoient montre de leur dextérité merveilleuse, en voltigeant sur une corde. *Erasme* voulut en faire autant, comme s'il étoit aussi facile de chausser le cothurne de la divine Philosophie que les patins de la Grammaire, mais il donna honteusement du nez en terre, & ne gagna que la risée des spectateurs.

Philosophes Athées.

A un coin de cette place se tenoient en tapinois *Critias*, tyran d'Athenes, *Epicure*, *Diagoras* & *Théodore*. Ils parloient entr'eux, & de l'air de gens qui trembloient qu'on ne les entendît. Ces précautions & ces marques de frayeur furent précisément ce qui me donna le plus d'envie de savoir le sujet de leur entretien. Je m'approchai d'eux, & j'entendis *Critias* qui, dogmatisant avec une liberté

ſacrilege, diſoit qu'on ne pouvoit aſſez exalter la ſage politique des premiers Légiſlateurs, leſquels, s'appercevant que la rigueur des loix étoit un frein inſuffiſant pour réprimer les vices des hommes, vu que leur empire ne s'étend point ſur les cœurs, & ne pouvant les empêcher par la crainte de former intérieurement des projets pernicieux, & de les exécuter au dehors, lorſqu'ils n'auroient point de témoins de leurs actions, s'étoient aviſés de leur perſuader qu'il y avoit des Dieux ſpectateurs de nos plus ſecretes penſées, & qu'ils avoient établi après cette vie des récompenſes pour la vertu & des ſupplices pour le crime. Ses auditeurs applaudiſſoient à cette belle découverte, avec la plus monſtrueuſe ingratitude envers l'Auteur de leur être. *Epicure* ſur-tout la donnoit pour un dogme inconteſtable, par l'envie qu'il avoit de jouir des plaiſirs de la vie, ſans être troublé par les remords de ſa conſcience. Toutefois, il jugeoit convenable d'entretenir cette erreur dans l'eſprit du peuple, ſans quoi il n'y auroit point de ſûreté pour nos biens ni pour nos jours. Pour moi, je ne

pouvois comprendre l'impiété & la folie de ces misérables athées, & je les regardai en face pour m'assurer s'ils avoient des yeux, tant il me paroissoit impossible d'en avoir & de tomber dans cette affreuse ignorance. Aussi les Egyptiens représentoient l'athée sous l'emblême d'un homme qui a les yeux aux pieds. Quiconque en effet les a placés au visage, pour peu qu'il éleve ses regards vers le Ciel, qu'il contemple cette belle planette, source de la lumiere, ces innombrables escadrons d'étoiles qui marchent à sa suite, ce mouvement perpétuel des corps célestes, cette divine architecture incompréhensible à l'esprit humain, & à laquelle tout l'art & tout le pouvoir des hommes n'ont aucune part, doit reconnoître à l'instant une cause premiere, & baissant humblement la vue, adorer dans cet Univers une sagesse & une toute-puissance éternelles. Dans mon indignation, je demandai à *Varron* pourquoi l'on souffroit dans cette République des gens aussi ignorants & sans religion, opposés en cela à toutes les nations, & dont les sentiments pleins de bassesse n'étoient propres qu'à

avilir la dignité de l'homme : car tandis que tous les hommes desirent de se rendre éternels, & de ne point borner la durée de leur être à celle de la vie présente, ceux-ci au contraire soutiennent que l'ame meurt avec le corps, & que notre condition en cela est la même que celle des bêtes. « Dans tout pays ouvert » à la dispute, me répondit Varron, » il faut qu'il y ait des partisans de » toutes sortes d'opinions, quelque » extravagantes qu'elles soient. Dans » les athées, c'est moins l'ignorance » qui domine, que la corruption du » cœur & le libertinage de leur vie, » qui offusque en eux le flambeau » de la raison.

La compagnie de ces Philosophes me parut contagieuse, & je quittai la place où ils étoient, quelque curiosité que j'eusse de voir le reste des choses extraordinaires qui s'y trouvoient. A l'entrée d'une rue, je rencontrai *Lucien* qui conduisoit *Pline*, *Aldrovande* & *Gesner*, célebres naturalistes, vers un cygne mourant, pour leur faire entendre ses derniers accents, dont on a tant célébré la douceur & la mélodie. Je les suivis, &

Plaisanterie de *Lucien*.

il les mena à un étang, où il leur fit voir un âne grison qui rendoit les derniers soupirs. Je ris du persifflage, & ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que *Lucien*, avec son ironie accoutumée, voulut leur persuader que c'étoit là une métamorphose de la façon des Dieux, afin d'apprendre à tout le monde que pour être un cygne, il n'est pas impossible de mourir âne.

Diogene le cynique.

A quelques pas delà, je rencontrai le bon *Diogene* ayant à la main un miroir de la connoissance de soi-même, où tous ceux qui se miroient voyoient représentés leurs vices & leurs vertus. Il alloit par les rues, invitant les habitants à venir en faire l'expérience. Mais il ne se trouva personne qui fût curieux d'y voir les traitsde sa figure, ni ceux de son ame. Cela me surprit dans une République dont tous les sujets passoient pour sages & habiles. L'envie que j'avois de les excuser me fit réfléchir là dessus, & je crus voir dans cette bizarrerie apparente, l'effet d'une sage disposition de la Providence. Voici comme je raisonnois : de même que Dieu a sagement formé l'homme de

maniere qu'il ne pût voir son propre visage, crainte que s'il l'eût trouvé beau, il n'en eût été trop infatué & trop amoureux de lui-même, & s'il l'eût trouvé laid, il ne se fût pris en horreur; il semble aussi qu'il a voulu par le même principe rendre difficile la connoissance de *nos propres imperfections*, principalement celle des défauts de notre esprit; afin que, comme c'est cette faculté qui nous distingue des animaux, & qui établit l'homme comme une divinité au dessus d'eux, nous ne vécussions pas dans un abattement & un mécontentement continuel, si nous venions à en connoître trop aisément les défauts. Et delà vient que soit qu'on ait peu ou beaucoup d'esprit, il est pour tous une même dose de félicité qui les met de pair, & qui naît de la bonne opinion que chacun a du sien, ne se trouvant personne qui croie le céder en ce point à qui que ce soit.

Archimede. A peine *Diogene* eut passé, que tournant la tête de l'autre côté, je vis sortir *Archimede* de sa maison, l'air hagard, fronçant le front, les yeux immobiles & fixés à la terre,

il

paroiſſoit ſi concentré en lui-même, & ſi fortement occupé de l'invention de ſes machines, qu'il n'avoit qu'un pied chauſſé & ſon bonnet de nuit à la tête, ſans que les huées, les cris, les railleries & les grands éclats du peuple qui le ſuivoit, puſſent le faire revenir à lui. Je compris par-là combien ſont mal-adroits dans le commerce de la vie, & peu propres au manege des Cours, ces grands génies qui ſe livrent ſans réſerve aux ſavantes recherches. Hors de cette ſphere, ce ſont moins des hommes que des troncs inanimés.

Pythagore enſeignant la *Métempſycoſe.*

Devant la porte d'un barbier, *Pythagore* avoit aſſemblé d'autres Philoſophes, à qui il tâchoit de perſuader ſon ſyſtême de la tranſmigration des ames d'un corps à l'autre. Il prétendoit ſur-tout expliquer par ce moyen la diverſité des inſtincts & des inclinations des animaux. Selon lui les ames des Rois, après leur mort, paſſoient dans des corps de lions qui ſemblent veiller lorſqu'ils dorment; celles des Princes dans des éléphants, où elles entretiennent la vanité de ces animaux par le ſouvenir de leurs anciens titres, & une certaine appa-

rence de grandeur ; celles des Juges, dans des chiens qui mordent les pauvres & careſſent les riches ; celles des impolis dans des élans, qui ne peuvent plier le jarret ; celles des Poëtes, dans des ours qui ſe nourriſſent du ſuc de leurs pattes. J'écoutois ce diſcours avec un grand plaiſir, lorſqu'un malin jeta au milieu du cercle quelques fêves. Auſſi-tôt *Pythagore* s'enveloppant la tête de ſon manteau, ſe précipita dans la boutique, ſans que nous puſſions deviner la cauſe de ſa mauvaiſe humeur & de ſa fuite ſubite. Chacun raiſonna ſelon ſes idées ſur les motifs qu'il avoit eus de proſcrire ce légume. Les uns diſoient qu'il avoit voulu par-là perſuader l'honnêteté, la feve étant le ſymbole de la luxure ; d'autres, qu'il avoit eu en vue l'équité dans les ſuffrages, qui ſe donnoient anciennement avec des feves. Pour moi, ce qui me frappa le plus, ce fut de voir combien il faut peu de choſe pour arrêter tout court & mettre en déroute ces gens qui font tant les entendus & les ſages, & qui dans le fond ſont tout pêtris d'un ſot orgueil, & toujours en crainte de perdre la

bonne opinion qu'ils ont donnée de leur mérite.

Térence maltraité par *Scipion* & *Lélius*.

En doublant un coin de rue, nous rencontrâmes *Scipion* l'Africain, & *Lélius* acharnés sur *Térence*, pour l'obliger à quitter les brodequins avec lesquels il se promenoit fiérement par la Ville. Ils l'accusoient de les leur avoir volés; & employant contre lui la force plus que les raisons, ils les lui arracherent des pieds. Tel est l'effet du pouvoir des grands. Non contents de leurs propres biens, ils s'arrogent les dons de l'esprit qui appartiennent à d'autres, & se parent ainsi des plumes, du travail & du savoir des pauvres.

Critiques.

Nous entrâmes dans une rue, où je ne vis des deux côtés que boutiques de *Barbiers*. J'en témoignai ma surprise à *Varron*, & je lui demandai à quoi bon tant de gens de cette profession dans une République de doctes personnages qui affectoient tous de laisser croître leur barbe & leurs cheveux. Il rit beaucoup de ma méprise, & me répondit ainsi: » Ce ne sont point des Barbiers que » vous voyez; ce sont des *Critiques*, » especes de Chirurgiens qui font ici

» métier de perfectionner ou rabiller
» les corps des Auteurs. Aux uns
» ils appliquent un nez postiche ; à
» d'autres ils mettent de faux che-
» veux, à quelques-uns des dents,
» des yeux, des bras ou des jambes ;
» & ce qu'il y a de pire, c'est que,
» sous prétexte qu'avant l'invention
» de l'Imprimerie, les copistes qui
» transcrivoient les ouvrages anciens
» y faisoient des fautes sans nombre,
» ces téméraires Chirurgiens muti-
» lent impitoyablement les Auteurs,
» leur coupant les doigts & les
» mains qu'ils soutiennent n'être pas
» leurs membres naturels, pour en
» substituer d'autres de leur compo-
» sition ; défigurant ainsi tout ce qui
» passe par leurs mains. Leur audace
» va jusqu'à vouloir prêter à un Au-
» teur des idées qu'il n'eût jamais,
» & à bouleverser tellement ses ex-
» pressions aux dépens du sens, qu'un
» livre après cela est un véritable
» ouvrage de pieces rapportées. Je
crus qu'il ne faisoit pas sûr pour mon
nez dans cette rue, & je m'en allai
au plus vîte. Chemin faisant, je dis
à *Polydore* qu'il me sembloit avoir
déjà vu, en entrant dans la Ville, des

gens de cette même espece occupés à d'autres métiers. Il me répondit avec un sourire d'indignation : « Les » critiques se mêlent de tout. »

Démocrite.

Dans la rue où nous entrâmes, nous vîmes arriver *Démocrite*, faisant des éclats de rire si bruyants, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause ; ces violents transports me paroissant tout-à-fait étranges dans un Philosophe plein de retenue. Il se remit un peu, & me répondit en ces termes : « Il y a tant » de choses ridicules en cette Ville, » & si capables d'émouvoir le plus » phlegmatique, qu'il faut être étran- » ger pour me faire une pareille » question. J'y vais néanmoins satis- » faire, en parcourant de gros en » gros les ridicules qui me frappent » le plus, & vous jugerez si mes » grands éclats sont déplacés. Depuis » qu'emporté par l'ardeur de savoir, » j'ai parcouru tant de pays divers, » & que j'ai reconnu la vanité des » sciences, les maux de cette Ré- » publique, & les atteintes que lui » donnent ses propres citoyens ; » il m'a paru que le meilleur parti » étoit celui de rire de tout ; car de

Ridicules & mauvais effets des sciences.

» vouloir s'oppoſer à ces déſordres,
» & pleurer ſur l'impoſſibilité d'y
» remédier, ce ſeroit en pure perte;
» & quand on en ſeroit encore plus
» affligé, on ne ſauroit tenir contre
» tant de ſujets de rire. Ce ſentiment
» ne peut être combattu tout au plus
» que par l'indignation que méritent
» la ſotte eſtime & le reſpect aveu-
» gle de toutes les nations pour
» cette République, leur humble do-
» cilité à n'adopter de vérités que
» celles qui découlent des levres
» & diſtillent des plumes de ſes ha-
» bitants, l'abus énorme de cette
Mythologie. » crédulité dans les fables puériles
» admiſes ſous la foi de ceux-ci; ces
» nouveaux êtres, dont, à l'envi du
» créateur, ils ont rempli tous les
» coins de l'univers, ces productions
» monſtrueuſes inconnues à la nature,
» qui ont, au gré de leurs caprices,
» peuplé la mer de *Tritons*, de *Pho-*
» *ques* & de *Néréides*; l'air, d'*Hy-*
» *pogryphes*, de *Pégaſes*, de *Harpies*
» & de *Sphinx*; les montagnes, de
» *Satyres*, *Pans*, *Silenes*, *Sylvains*,
» *Oréades* & *Centaures*; les forêts,
» de *Dryades* & d'*Hamadryades*; &
» les fontaines de *Napées*. »

Origine de L'Idolâtrie.

» Ce sont les citoyens de cette
» République qui ont introduit l'*I-*
» *dolâtrie* dans le monde, en plaçant
» sur les autels, & mettant au nombre
» des Dieux, les Astres, les Cieux,
» les Eléments, & toutes les autres
» créatures, raisonnables ou dépour-
» vues de raison, sans excepter les
» plus brutes & les plus insensibles;
» & pour justifier leurs désordres par
» des exemples respectacles, il n'est
» aucune mer, riviere, fontaine, île,
» montagne, écueil, arbre, ni re-
» coin en cet univers, dont ils
» n'aient fait la scene de quelque
» métamorphose scandaleuse, pour
» perpétuer l'infame souvenir des
» impudicités, viols & adulteres
» qu'ils osent attribuer aux Dieux;
» dégradent ainsi avec une impu-
» dence sacrilege ces pures lumieres
» du firmament, jusqu'à leur donner
» les oiseaux & les brutes même
» pour complices de leurs brutales
» lubricités.

Vices des gens de lettres.

» Comment voulez-vous que je
» ne rie pas, en voyant toutes les
» nations recevoir des habitants de
» cette République les préceptes de
» la vie morale; l'estime de la vertu,

» & les regles pour réprimer ses pas-
» sions, tandis que nous, qui vivons
» avec eux, nous les connoissons
» pour les plus entêtés des hommes,
» les plus prompts à la colere, les
» moins en garde contre l'amour,
» les plus asservis à la jalousie, les
» plus susceptibles d'avarice, les plus
» sensibles à l'ambition, les plus in-
» constants, les plus vains, les plus
» remplis d'eux-mêmes & de mépris
» pour les autres; les plus fiers &
» les plus opiniâtres.

Leur vanité & leur négligence à réprimer leurs passions.

» Je ne saurois m'empêcher de
» rire, quand je vois la vanité de
» quelques citoyens qu'on place par-
» mi les plus savants de cette Répu-
» blique, & qui, semblables à des
» paons présomptueux, satisfaits de
» leurs études, se promenent fastueu-
» sement par la Ville, avec la ré-
» putation de gens sages & bien
» instruits de tout ce qui leur est
» étranger, mais sans aucune con-
» noissance d'eux-mêmes, laissant
» leur ame plus inculte que les forêts,
» plus barbare & moins traitable que
» les bêtes féroces. Je me ris de tous
» ces gens-là; & je réserve mon
» estime pour celui, qui même sans

» aucune teinture des ſciences, ſait
» maîtriſer ſes paſſions, & réprimer
» ſes appétits. Sa modération lui ré-
» pond que rien ne peut lui manquer,
» & qu'il a tout en abondance. Sa
» félicité... approche de celle des
» Dieux.

Abus dans les dédicaces des livres.

» Je ne trouve pas moins de quoi
» rire dans la vaine prétention de
» ceux qui, à l'exemple du Gram-
» mairien *Apion*, s'imaginent con-
» férer l'immortalité aux protecteurs
» à qui ils dédient leurs ouvrages,
» & qui, avec une orgueilleuſe mo-
» deſtie, les conſacrent à de grands
» Princes ſouvent très-ignorants,
» ſous prétexte de rechercher leur
» protection contre les envieux:
» comme ſi ceux-ci pouvoient dé-
» fendre ce qu'ils n'entendent pas,
» ou, ſi depuis que l'Imprimerie a
» formé une nouvelle branche de
» commerce, en achetant un livre,
» on n'achetoit pas le droit de le
» critiquer. Il y avoit bien plus de
» ſageſſe & de franchiſe dans la con-
» duite des anciens, qui dédioient
» tout uniment leurs livres à leurs
» amis, ou à quelque Prince ou au-
» tre perſonne diſtinguée, intelli-

» gente, ſans autre motif de ce choix
» que ſon intelligence même dans la
» matiere qu'ils traitoient.

Vanité des ſciences.

» Que ſi nous parcourons toutes
» les ſciences, qui ſont le principal
» fonds de cette République, com-
» bien de choſes ne trouverons-nous
» pas, tant en elles que dans ceux
» qui les profeſſent, qui nous paroî-
» tront plus dignes de riſée que de
» pitié ? Voyez la vanité des *Gram-*
» *mairiens*, qui, pour un peu de con-
» noiſſance de la langue latine, ſe
» perſuadent que toutes les ſciences
» & les profeſſions ſont de leur
» reſſort.

La Grammaire.

La Rhétorique.

» Voyez avec quelle ſatisfaction
» & quelle complaiſance la *Rhéto-*
» *rique* s'applaudit dans l'étalage de
» ſes couleurs & du fard dont elle
» déguiſe la vérité. Qu'eſt-ce que
» tout ſon mérite, ſinon une eſpece
» d'adulation, l'art de ſubjuguer les
» eſprits avec une douce violence,
» une vraie charlatanerie qui fait
» paroître tout ce qui n'eſt pas, &
» diſparoître ce qui eſt ? C'eſt-là
» cette fameuſe lyre d'*Orphée*, qui
» attiroit les animaux à ſa ſuite, ou
» celle d'*Amphion*, qui donnoit du

» mouvement aux pierres; telle eſt
» la vertu de ſes enchantements,
» qu'elle change les hommes en bê-
» tes ou en pierres, à ſon gré. Voilà
» pourquoi les *Spartiates* ne voulu-
» rent point l'admettre dans leur
» Ville, les *Romains* la bannirent
» par deux fois de la leur, & les
» *Stoïciens* lui fermerent l'entrée de
» leurs écoles, comme à l'art funeſte
» d'émouvoir les paſſions, & d'aug-
» menter les infirmités de l'ame. Le
» ſage *Socrate* ne donne pas d'autre
» nom aux *Orateurs*, que celui de
» flatteurs publics, à qui il ne croyoit
» pas qu'on pût confier des emplois
» dans une République ſans un dan-
» ger extrême, parce que ces ſortes
» de gens ſéduiſent le peuple, l'en-
» traînent où ils veulent par la dou-
» ceur de leurs paroles, & en vien-
» nent même juſqu'à le précipiter
» dans des ſéditions, comme on le
» voit dans les exemples fameux de
» *Brutus*, de *Caſſius*, des *Gracques*,
» de *Caton*, *Démoſthene* & *Cicéron*.

La Poéſie.

» La Rhétorique a pour ſœur la
» *Poéſie*, ſuperbe & dédaigneuſe,
» qui mépriſe les autres ſciences,
» & s'arroge préſomptueuſement la

» prééminence sur elles, parce
» qu'elle est la seule à qui l'antiquité
» a érigé des Théatres. Elle ne veut
» point reconnoître qu'elle doit la
» naissance au travail, pere rustique
» & grossier de tous les arts ; c'est
» du Ciel *qu'elle* prétend tirer son
» origine. Elle tire vanité de ce que
» les Scythes, lesCrétois & les Es-
» pagnols écrivirent en vers leurs
» premieres loix, & les Goths leurs
» hauts faits de guerre; mais si elle
» jetoit un coup d'œil sur elle-même,
» elle auroit bien de quoi rabattre
» de cet orgueil. Elle verroit qu'elle
» n'est qu'un art plein d'une vaine
» affectation, toujours en opposition
» avec la vérité, se soutenant par
» l'imitation, se nourrissant d'inven-
» tions & de fictions perpétuelles;
» que pour excuser son libertinage,
» elle eut l'effronterie d'en rendre
» les Dieux complices, en les don-
» nant pour inventeurs des débau-
» ches les plus honteuses; que c'est
» elle qui entretient la passion de
» l'amour, en attirant, par ses ten-
» dres expressions & par ses charmes
» touchans, des flammes criminelles
» dans son propre cœur & dans celui

» des lecteurs ; que sa langue mé-
» disante se nourrit en rongeant
» l'honneur d'autrui. Tout le monde
» sait comment elle a travesti la
» Reine *Didon*, cette vertueuse Prin-
» cesse que sa retenue, sa pudeur
» & son goût pour la retraite de-
» voient faire proposer pour le mo-
» dele de son sexe dans l'état de
» veuve. Aussi c'est pour tous ces
» beaux traits, & mille autres,
» que la Poésie fut détestée dans
» plusieurs Républiques, & que la
» sagesse la chassa d'auprès de *Boëce*.

L'histoire.

» L'*histoire* n'est pas moins funeste
» à l'univers. C'est elle qui, mieux
» que le marbre & le bronze, con-
» serve & répand la mémoire des
» bonnes & des mauvaises actions,
» deux manieres différentes d'aller à
» l'immortalité. Or, dans ce desir
» général qui transporte tout le mon-
» de, d'immortaliser son nom, com-
» me on est naturellement plus porté
» au vice qu'à la vertu, il ne man-
» que pas d'*Erostrates* prêts à se pré-
» cipiter dans quelque insigne forfait,
» pour obliger les historiens à parler
» d'eux; & comme leurs annales
» rapportent indifféremment les

» vices & les vertus des Rois & des
» Princes, nous y cherchons bien
» plutôt à excuser notre lâcheté par
» leurs vices, qu'à nous animer au
» bien par l'exemple de leurs ver-
» tus.

Défauts des Historiens.

» Ce que je trouve de plus risible
» dans les *Historiens*, c'est leur con-
» fiance à se donner pour gens con-
» sommés dans la théorie & la pra-
» tique de la *politique*, fondés sur
» la connoissance des événements
» qu'ils rapportent, & sur les belles
» réflexions dont ils en accompagnent
» le récit; comme si l'on pouvoit
» s'y fier prudemment; car soit
» amour propre ou flatterie, haine
» ou quelqu'autre passion particuliere,
» soit négligence à constater la vé-
» rité, à peine y a-t-il un historien
» fidele & exact dans sa narration.
» La plupart cherchent plus à faire
» briller leur esprit que la vérité, à
» présenter de grands exemples au
» public, qu'à exposer simplement les
» faits. Les *Grecs* se piquoient plus
» d'invention que d'exactitude. Les
» *Latins* les imiterent. S'il s'en trouve
» parmi eux qui rapportent les évé-
» nements comme ils se sont passés,

» la politique ne peut ſe fonder là-
» deſſus ſans un grand danger. Il
» faudroit pouvoir en pénétrer les
» cauſes. Or, celles que nous don-
» nent les hiſtoriens, ſont incertaines,
» puiſées dans leur imagination, ou
» recueillies des diſcours du public
» aveugle & ignorant. Il eſt peu,
» ou preſque point d'hiſtoriens qui
» aient été témoin oculaire de ce qu'ils
» rapportent ; ou s'ils l'ont été, ils
» n'ont pu tout voir : ils n'ont point
» été admis aux conſeils des Princes,
» pour ſavoir les motifs de leurs
» démarches publiques & ſecretes.
» Ils s'en ſont rapportés au contraire
» ſur leurs relations pleines de par-
» tialité, & où chacun tâche de
» mettre la vérité & la juſtice de
» ſon côté. Le plus ſouvent ils n'ont
» pu juger des motifs que par les
» événements, regle fautive, que
» l'on fléchit au gré de ſon inclina-
» tion pour ou contre, & qui donne
» lieu à de hardis écrivains d'em-
» ployer toute la malignité de leur
» cœur, & toute la pénétration de
» leur eſprit à donner les interpré-
» tations les plus ſiniſtres aux actions
» des Princes ; & comme il n'y a

» souvent qu'une nuance imperceptible entre les vertus & les vices, ils en prennent droit de travestir le courage en témérité, la libéralité en profusion, la prudence en lenteur, & la réserve en timidité.

» L'intérêt propre est un autre écueil non moins redoutable pour les historiens. Il les rend adulateurs ou satyriques, à son gré. Ainsi tandis que *Paterculus* fait l'éloge de Séjan, de Livie & de Tibere, on voit *Tacite* étaler l'ambition de Séjan, révéler l'adultere de Livie, & démasquer la duplicité de Tibere avec une malignité & une sagacité sans exemple à interpréter ses discours, au risque de leur prêter des sens qu'ils n'avoient pas; licence dangereuse dans un historien, & dont les actions les plus pures ne sont point à couvert. *Xénophon* de son côté ne nous a point dépeint *Cyrus* tel qu'il fut, mais tel qu'il dut être. Ce sont des flatteries pareilles qui ont rendu célebres les noms d'Hercule, Achille, Hector, Thésée, Epaminondas, Lysandre, Thémistocle, Xerxès, Darius, Alexandre, Pyrrhus,

» Annibal, Scipion, Pompée & » César, tous fameux brigands & » tyrans de l'univers.

La Philosophie naturelle.

» Voyez la *Philosophie naturelle* » enveloppée dans ses sophistiqueries & ce vain attirail d'arguments » & de paroles, s'embrouillant jusqu'à se rendre inintelligible par le » jargon scientifique qu'elle a imaginé pour se faire entendre; elle » en est tellement occupée, qu'elle » ne tourne ni ses regards ni sa pensée vers l'étude des secrets de la » nature, comme elle le pratiquoit » dans sa naissance, & comme vous » avez pu le remarquer dans ses » premiers inventeurs.

Philosophes moraux.

» Vous avez déjà parcouru les » différentes sectes des *Philosophes* » *moraux*, vous avez examiné leurs » écoles. Ainsi je ne m'arrêterai pas » à vous faire observer qu'ils ne » savent que cacher leurs vices sous » les apparences de la vertu, & » comment sous ces beaux dehors, » les Epicuriens sont des voluptueux; » les Péripatéticiens des avares; » les Platoniciens & les Stoïciens, » pleins de vaine gloire & d'orgueil. » C'est là que vous pouviez voir

Leur incertitude & l'opposition de leurs sentiments sur le souverain bien.

„ l'opposition de leurs opinions au „ sujet de la *félicité* de l'homme. „ *Epicure* & *Aristippe* la font con- „ sister dans les délices ; *Pythagore* „ *&* *Socrate* dans la vertu ; *Théo-* „ *phraste* dans la fermeté d'ame ; „ *Aristote* dans la recherche de la „ vérité ; *Diodore* dans l'exemption „ de la douleur ; *Périandre* dans la „ gloire, les honneurs & les riches- „ ses ; *Dinomaque* & *Calise* dans les „ plaisirs joints à la vertu. Enten- „ dîtes-vous jamais de plus ingé- „ nieuses rêveries ? Je m'étonne qu'il „ ne s'en soit trouvé aucun qui ait „ mis le bonheur de l'homme à ne „ point écrire ; car c'est bien là un „ des plus grands & des plus péni- „ bles travaux de la vie. Le seul „ *Platon* plus éclairé que les autres, „ vit que le bonheur ne pouvoit se „ trouver dans les objets terrestres, „ mais dans l'union avec le souve- „ rain bien, en s'incorporant avec „ ses idées ; car tant que l'homme „ est sur la terre, il est exposé aux „ miseres & aux vicissitudes de la „ nature ; c'est le jouet de la for- „ tune, une ombre fugitive, la proie „ assurée de la mort, & ce monde

„ qui lui eſt donné pour ſon loge-
„ ment, eſt plein de fauſſeté &
„ d'inconſtance, un vrai champ de
„ bataille & le théatre de nos tra-
„ gédies. Ainſi ce n'eſt ni dans
„ l'homme ni dans ſa demeure ac-
„ tuelle, que l'on peut trouver un
„ bonheur accompli : il faut le cher-
„ cher dans un autre ſéjour & dans
„ un autre être.

L'arithmétique.

Après cette excurſion, notre Philoſophe ſe tournant vers Varron & moi avec un viſage gai, pourſuivit ainſi ſon diſcours. " Voyez combien
„ ſottement l'*arithmétique* s'énorgueil-
„ lit de ce que *Pythagore* a rêvé que
„ ſes nombres renfermoient toutes
„ les ſciences ; elle qui naquit d'un
„ coup de dé, qui fut allaitée dans
„ le ſein de l'avarice. Son plus
„ grand mérite eſt de reſſerrer avec
„ ſes caracteres magiques dans un
„ très-petit eſpace, toutes les ri-
„ cheſſes du monde, & le chemin
„ immenſe du Soleil.

La géométrie.

„ Voyez avec quelle arrogance
„ la *Géométrie* ſe targue de ce que
„ ſans elle on ne pouvoit être admis
„ dans l'école de Platon, & de ce
„ que par ſon moyen les Egyptiens



„ firent des ſtatues qui articuloient
„ les paroles ; *Archytas de Tarente*,
„ une Colombe qui voloit ; & *Archi-*
„ *mede*, ces fameuſes ſpheres de
„ verre, qui avoient les mêmes
„ mouvements que les Cieux. Toute
„ fiere de ces merveilles, elle mé-
„ connoît la baſſeſſe de ſon origine,
„ & ne veut pas ſe ſouvenir qu'elle
„ eſt fille des inondations du Nil,
„ & ſœur de ces vils inſectes qui
„ naquirent avec elle du même li-
„ mon. Il faut dire néanmoins à ſa
„ louange qu'entre toutes les ſcien-
„ ces humaines, c'eſt celle dont les
„ principes ſont les plus certains &
„ les plus conſtants ; que tout le
„ monde s'accorde à les admettre,
„ & qu'il n'y a jamais eu ſur ce
„ point de conteſtation, ni cette
„ contrariété d'opinions que nous
„ voyons dans l'*Aſtronomie*.

L'aſtronomie.

„ Tous ceux qui ont cultivé
„ cette derniere ſcience, Arabes,
„ Egyptiens, Chaldéens, ont forgé
„ des ſyſtêmes différents, tant ſur
„ le nombre des Cieux, que ſur
„ leurs mouvements, Epicycles, or-
„ bes différents, équants, que cha-
„ cun a imaginés ſelon ſa maniere

„ de concevoir, ſans ſe mettre en
„ peine de leur réalité; car ces gé-
„ nies ſpéculatifs ne pouvant conci-
„ lier les mouvements divers qu'ils
„ obſervoient dans les Cieux & dans
„ les aſtres; mouvements quelque-
„ fois oppoſés, toujours différents
„ les uns des autres, ils conclurent
„ qu'il étoit impoſſible qu'ils ſe
„ trouvaſſent tous dans un même
„ corps, & ils multiplierent le nom-
„ bre des Cieux, à quoi ils ajou-
„ terent à leur gré des orbes, des
„ équants, des épicycles, tant qu'il
„ en falloit pour concilier ce qui
„ paroiſſoit à leur foible intelligence
„ ſe contredire, & pour pouvoir
„ meſurer & calculer avec certitude
„ le cours des aſtres. Il faut l'avouer,
„ c'eſt bien là la fauſſeté la plus
„ ingénieuſe & la plus heureuſe
„ qu'aient inventé les hommes, celle
„ qui donne les réſultats les plus ſûrs
„ & les plus exacts; car au moyen
„ de cette fabrique imaginaire, on
„ en eſt venu au point de prédire
„ les éclipſes, les mouvements &
„ les aſpects des étoiles & des pla-
„ netes, ſans s'y tromper d'une
„ minute. Il n'en faut excepter qu'un

„ très-petit nombre, comme Mars,
„ & quelques-autres que les lunettes
„ ont fait découvrir dans ces der-
„ niers temps.

L'astrologie.

„ Mais en attendant que la marche
„ de ceux-ci soit parfaitement con-
„ nue, s'il est nécessaire de les faire
„ tous concourir pour en tirer un
„ jugement certain, comment l'*as-*
„ *trologie* a-t-elle la témérité de pro-
„ nostiquer les événements futurs,
„ qui sont l'effet du mouvement &
„ de la disposition des Cieux &
„ de la nature des astres, tandis que
„ notre courte intelligence ne peut
„ embrasser dans sa sphere la pleine
„ connoissance de tout cela, & que
„ l'entendement humain est un ins-
„ trument trop foible pour s'élever
„ ainsi de la terre jusqu'aux Cieux?
„ Dira-t-on que par les effets on
„ peut connoître les causes? Cette
„ méthode n'est pas applicable ici;
„ car le nombre des étoiles étant
„ presqu'infini, comment démêler si
„ tel effet provient de celle-ci ou de
„ celle-là, vu sur-tout que leurs
„ influences varient selon leurs posi-
„ tions & leurs aspects différents?
„ Et quand même on connoîtroit

„ distinctement la nature & les vertus des astres, s'il est vrai que leur influence incline seulement notre volonté, mais ne la détermine point invinciblement, comment asseoir là dessus un jugement exempt de témérité ? Ajoutez que la liberté, l'éducation, les loix, la Religion, les usages, le séjour, la subordination, la prudence & une infinité d'autres circonstances accidentelles, détruisent ou corrigent nos inclinations. Et il ne sert de rien de dire avec *Origene* & *Albert le Grand*, que les étoiles ne sont point la cause des événements futurs, mais les annonces de ce que fera le libre arbitre, annonces écrites de la main de Dieu, en caracteres de lumiere, par le moyen des étoiles, dans le grand livre des Cieux, dont les divers mouvements tracent sans cesse & font lire à l'Univers tout ce qui doit arriver; car y ayant une infinité d'événements qui peuvent procéder du hazard ou du libre arbitre, dans un si grand nombre d'années, & parmi tant d'hommes vivants, il est

„ impossible qu'ils soient tous an-
„ noncés par les astres, dont le
„ mouvement est perpétuellement
„ uniforme.

Jurisconsultes.

„ Mais enfin, ceux qui consument
„ leur vie dans l'étude de cette
„ science, peuvent trouver quelque
„ excuse dans l'ambition d'approcher
„ de la divinité, par la connoissance
„ de l'avenir; mais sur quoi se jus-
„ tifieront les *Jurisconsultes*, eux qui
„ ne vivent que pour les autres,
„ toujours occupés de procès & d'inté-
„ rêts étrangers, adonnés à une
„ faculté où la mémoire ressemble
„ à un éléphant chargé de tours,
„ ou même de montagnes, de textes
„ & de livres; profession qui se
„ transmet comme par substitution
„ des peres aux enfants, avec ses
„ répertoires, où l'on trouve plutôt
„ qu'on n'étudie les matieres, & où
„ l'esprit renonçant à sa généreuse
„ liberté, suit en aveugle les paroles
„ & la volonté du Législateur, com-
„ me si ces loix étoient toujours fon-
„ dées sur les principes invariables
„ du droit naturel. Sans cette con-
„ dition, je ne sais comment on peut
„ donner le nom de science à la

Jurisprudenc

» Jurisprudence qui n'est qu'une pro-
» duction de l'esprit humain, sujet à
» l'inconstance & aux ténebres. C'est
» de quoi s'étoient bien convaincus
» ces premiers Législateurs qui, sa-
» chant que leurs Loix n'étoient que
» des inventions humaines, pour les
» faire recevoir avec plus de respect,
» tâcherent de persuader aux peuples,
» qu'elles leur avoient été inspirées
» par quelque Divinité. Ainsi *Mer-*
» *cure* avoit dicté celles d'*Osiris*;
» *Jupiter*, celles de *Minos*; *Saturne*,
« celles de *Charondas*; *Minerve*,
« celles de *Solon*; *Apollon*, celles
» de *Lycurgue*; & la Nymphe *Egerie*,
» celles de *Numa-Pompilius*; préten-
« tions ridicules, & démenties par l'ins-
» pection de ces belles Loix. Pour peu
» qu'on les examine, on trouvera,
» dans plusieurs, une opposition avec
» l'honnêteté, la droite raison & la
» lumiere naturelle, qui décele la
» conception humaine dont elles tirent
» leur origine. Enfin, tel est le ca-
» ractere des *Jurisconsultes*, qu'il faut
» également les payer pour qu'ils
» parlent & pour qu'ils se taisent.

Médecins.

» Je les regarderois comme l'espece
» la plus funeste au genre humain,



» s'il n'y avoit pas de *Médecins* qui
» sont encore pires. Si les premiers
» dévorent nos biens, ceux-ci s'en
» prennent à nos jours. Personne ne
» l'éprouve mieux que les Princes.
» Car les Médecins, sachant combien
» l'amour de la vie est naturel à
» l'homme, & qu'ils n'ont nulle part
» autant de crédit que chez les infir-
» mes & les valétudinaires, se font
» une affaire d'Etat d'affoiblir la com-
» plexion des Princes, pour les tenir
» dans leur dépendance, & en tirer
» biens, honneurs & crédit. C'est
» ce qui me fait admirer la sagesse de
» ce Roi de France, qui donnoit de
» grands salaires à ses Médecins tant
» qu'ils le maintenoient en santé, &
» les leur supprimoit dès qu'il tom-
» boit malade. Je trouve bien plus
» heureux les Egyptiens & les Arca-
» diens qui ne voulurent point de
» cette science, ou plutôt de cet Art
» militaire, introduit, sans doute,
» au temps des guerres civiles, &
» employé alors pour faire la guerre,
» comme on la fait aujourd'hui avec
» le fer & le feu. La Grece connut
» bien ce moyen de destruction,
» lorsque, pour anéantir les Romains,

» elle leur envoya des Médecins.
» Mais cette sage République dé-
» couvrit le piege, & les bannit de
» ses Etats.

» Pour juger de l'incertitude de cet Art, il suffit d'observer que les complexions des hommes different autant entr'elles que leurs visages, & sont si difficiles à découvrir, qu'à peine chacun peut parvenir, avec l'expérience, à connoître la sienne; encore cette voie n'est-elle pas sûre, à cause des changements qu'y apportent le temps & divers accidents. Or, cette connoissance étant presque impossible aux Médecins, comment, sans cela, procéderont-ils sûrement à la cure? Et quand même ils auroient cette connoissance au plus haut degré, il y a un si grand nombre de maladies & de causes d'où elles procedent, qu'ils ne sauroient les deviner juste, pour appliquer à propos leurs remedes; & supposé qu'ils fussent assez heureux pour les deviner, ils auroient encore besoin d'une autre connoissance, qui est celle de la vertu & des effets des remedes. Or, c'est

Incertitude de la Médecine.

» ce que la nature nous a refusé avec
» beaucoup de sagesse, pour entre-
» tenir par-là le commerce, la com-
» munication & la correspondance
» des diverses nations entr'elles. Elle
» a tellement su distribuer les vertus
» qu'elle a cachées dans les pierres,
» les plantes & les animaux, qu'on
» ne sauroit les trouver réunies en
» un même lieu, mais éparses en
» des climats fort éloignés les uns
» des autres, afin que la nécessité
» d'aller chercher, dans un autre
» pays, ce que l'on ne trouve pas
» dans le sien, les entretînt tous en
» union & en amitié. Enfin, quoique
» l'expérience travaille sans cesse à
» découvrir ces secrets, & soit par-
» venue à en connoître un certain
» nombre, l'application en est tou-
» jours dangereuse, ceux qui gué-
» rissent une partie étant souvent
» contraires à une autre. Mais à quoi
» bon tant de raisonnements ? Il suffit
» de voir combien peu de gens meu-
» rent de mort naturelle ; tandis que
» toutes les morts devroient l'être,
» si la Médecine avoit quelque certi-
» tude ; elle corrigeroit tellement les
» quatre principales humeurs, &

» maintiendroit si bien l'équilibre
» entr'elles, que toutes se consume-
» roient également, & se résoudroient
» par degré jusqu'à leur entiere ex-
» tinction. C'est ce qu'avoit bien
» compris celui qui disoit de la Mé-
» decine, que l'Art étoit long, la
» vie courte, & l'expérience trom-
» peuse. Ainsi les Médecins sont plus
» dangereux que les maladies mêmes.
» La nature a d'ordinaire, plus de
» force contre celle-ci, que contre les
» pillules & les breuvages empoi-
» sonnés de ceux-là.

» Voilà le portrait fidele des scien-
» ces : tel est le haut point de perfec-
» tion où les ont élevé les Citoyens
» de cette République. N'ai-je pas
» là matiere suffisante à rire sans
» cesse, sans compter les sujets par-
» ticuliers que j'en trouve dans mille
» incidents bizarres qui surviennent
» ici à toute heure. De ce genre est
» l'aventure dont je venois d'être
» témoin, lorsque vous m'avez ren-
» contré, & dont vous desirez savoir
» le fond. Je riois de voir un Poëte
» qui venoit de finir une Epigramme,
» & qui, sans se donner le temps de
» laisser sécher l'écriture, tout hors

Aventure d'un Poëte.



» de lui, couroit en faire part à ſes
» amis, avec tant de précipitation,
» qu'on eût dit qu'on venoit de lui
» couper le nez, & qu'il couroit
» chez un Chirurgien le faire rejoin-
» dre, tandis que la plaie étoit toute
» fraîche. «

Héraclite pleurant ſur les malheurs de la condition humaine.

A cette bouffonnerie, nous éclatâmes de rire *Varron* & moi; & *Héraclite* qui étoit près de nous, les yeux baiſſés & noyés de larmes, élevant la tête & la voix, & diſſipant, par le feu de la colere, ces vapeurs continuelles, nous apoſtropha en ces termes: « Il faut avoir abſolument
» perdu l'eſprit, pour pouvoir rire
» ici, ou n'en avoir pas aſſez con-
» ſervé, pour connoître tous les maux
» de cette République, & combien
» la nature, dans le partage de ces
» dons, en fut avare à l'égard de
» nos Citoyens. Car, s'il eſt vrai
» qu'elle fait naître avec nous la Lo-
» gique, la Rhétorique, la Poéſie,
» la Morale & les autres Sciences,
» elles naiſſent enveloppées de téne-
» bres ſi épaiſſes, que, pour leur
» donner quelque éclat, il faut con-
» ſumer nos années dans des travaux
» continuels. Il en eſt de notre eſprit

» comme des diamants, de l'or & de
» l'argent, au ſortir de la mine. Il
» faut appliquer le burin ou le feu
» ſur ces précieuſes matieres, pour
» les dépouiller des groſſieres enve-
» loppes qui les recouvrent, les pu-
» rifier & leur donner du luſtre ; ſans
» quoi tout leur prix reſte enſeveli.
« De même ce n'eſt que par une lon-
» gue ſuite de travaux pénibles, que
» l'on parvient à limer nos eſprits,
» & à découvrir en eux les ſciences
» qu'ils recelent. A combien de
» peines, de voyages & de veilles,
» ne faut-il pas nous dévouer dans
» un âge plus mûr ? Tant de lectures,
» tant d'écritures, tant de médita-
» tions, & pourquoi ? Pour venir
» à bout de répandre quelque peu de
» lumiere ſur nos diſcours.

L'Homme inſtruit par les animaux.

» Ce qu'il y a de plus humiliant,
» c'eſt que, pour acquérir ce peu de
» connoiſſances que nous poſſédons,
» il a fallu nous mettre à l'école des
» animaux, envers qui la nature me
» paroît plus libérale & plus bienfai-
» ſante. Ce ſont eux qui nous ont
» appris la plupart des Sciences &
» des Arts. Nous tenons la *Politique*
» des abeilles ; & l'*économie* des

» fourmis. Celles-là nous ont donné
» l'idée du Gouvernement Monar-
» chique qui ſe réduit à un ſeul ;
» celles-ci, de l'Ariſtocratique qui
» ſe partage entre un petit nombre,
» mais des principaux de l'Etat. Les
» *Grues* nous ont tracé le modele de
» la Démocratie, où chacun, à ſon
» tour, a part aux affaires publiques.
» Le *Milan* nous apprit l'art de navi-
» guer ; ſes ailes furent le modele
» des rames, & ſa queue du gou-
» vernail. La *Caille* nous montra
» l'uſage des voiles. L'*Araignée* nous
» a appris l'art du Tiſſerand ; l'*Hiron-*
» *delle*, celui de bâtir ; la *Cigogne*,
» l'uſage des clyſteres ; l'*Hypopo-*
» *tame*, la ſaignée ; l'*Eléphant*, la
» Chirurgie. Parmi les animaux,
» nous trouvons plus de lumieres ſur
» l'*Aſtronomie*, que n'ont pu en ac-
» quérir les hommes par des veilles
» continuelles. Le *Cynocephale*, par
» ſes aboiemens, marque les jours,
» les nuits & les heures, comme une
» horloge animée, & nous annonce
» le temps de l'équinoxe ; l'oiſeau
» *Verio* ne ſe montre que le jour du
» ſolſtice ; Les *Dauphins*, les *Canards*
» & les *Alcyons*, nous pronoſtiquent
» les tempêtes. «

Esope.

Il en étoit là, lorsque nous fûmes obligés de nous retirer sous un portique, pour laisser passer un troupeau d'animaux de diverses especes, Lions, Tigres, Loups, Renards & autres, même de ces animaux imparfaits qui naissent de la pourriture de la terre. Ils se laissoient paisiblement conduire par un homme d'une laideur & d'une difformité monstrueuse, petit de taille, la tête pointue, le front étroit, les yeux enfoncés, le nez épaté, de grosses levres pendantes, le teint noir & brûlé, avec une bosse par devant & une par derriere, un carcan au cou, les joues marquées de deux S. Sitôt qu'*Héraclite* l'eut apperçu, il reprit ainsi son discours :

« Suivez cet esclave, qui se nomme
» *Esope*, & vous verrez qu'en faisant
» parler les animaux qu'il mene à sa
» suite, il enseigne, par leur moyen,
» à cette République, la vraie Phi-
» losophie morale & la politique,
» dont ils sont en effet les maîtres
» les plus sûrs & les plus exacts que
» nous ayions. Eh quoi, ajouta-t-il,
en s'adressant à *Démocrite*, en tout
» cela, y a-t-il sujet de rire ou
» de pleurer sans cesse, pour un

„ Philosophe éclairé & instruit de la
„ décadence de la nature humaine ?

Cette invective qu'il accompagna d'un copieux torrent de larmes, ne fut pas capable de réprimer les éclats de rire de *Démocrite.* Pour moi, je riois également de l'un & de l'autre, voyant que celui-là pleuroit de ce que celui-ci rioit, & celui-ci se moquoit de ce que l'autre ne rioit pas. Je ne vis de part & d'autre que passion & jalousie outrée contre les Sciences...

Il y a, en cet endroit une lacune considérable.

Qu'est-ce que la *Poésie*, sinon une flamme céleste qui n'embrase qu'un petit nombre d'ames privilégiées ? La *Rhétorique*, une inspiration divine qui nous persuade la vertu ? L'*Histoire*, un miroir, où Dieu nous fait voir les temps passés, présents & à venir ? La *Philosophie naturelle*, un effort de son pouvoir ? La *Morale*, une émanation de son être ? L'*Astronomie*, un exemple de sa grandeur ? L'*Arithmétique*, une description abrégée de son essence & de sa majesté ? La *Géométrie*, un instrument de son gouvernement en nombre, poids & mesure ? La *Jurisprudence*, un exercice de sa justice ? Et la *Médecine*, une attention de sa bonté ? Mais il n'est rien

de ſi pur, à quoi l'envie ne s'attache. Le ſoleil eſt ce qu'il y a de plus brillant parmi les êtres créés..... & cependant il ſe trouve des téméraires qui, ſans avoir les yeux d'un aigle, oſent fixer ſes rayons, & ſoutenir que parmi cette vive lumiere, on découvre des taches & des obſcurités.

Sapho pourſuivie par ſon pere.

J'abandonnai enfin ces deux Philoſophes à leur entêtement, & je m'en allai plus loin. En doublant un coin de rue, je vis *Sapho* qui s'enfuyoit de ſa maiſon, courant à toutes jambes & en déſordre, pour ſe dérober à la fureur de ſon pere qui la pourſuivoit. J'arrêtai celui-ci, pour ſavoir les raiſons de ſa colere. Il ſe répandit en plaintes ameres contre ſa fille, de ce que, pour s'amuſer à faire des vers, elle avoit abandonné les occupations du ménage, de coudre & de filer, quoique ce ſoit la ſcience la plus convenable aux femmes, celle qui mérite toute leur application, & où elles doivent mettre toute leur gloire, au lieu de s'infatuer de vaines études dont tout le fruit eſt une honteuſe diſſipation, une vanité inſupportable, & une envie préſomptueuſe de faire parade de leur ſavoir, qui leur fait

rechercher la compagnie & les conversations des hommes, au mépris de la retenue & des bienséances de leur sexe, & avec un péril évident pour leur honneur. Je fus touché de l'affliction de ce pere infortuné, à qui la fureur de sa fille pour le bel esprit, sa vie dissipée & ses égarements bien connus de toute la Ville, procuroient une vieillesse si misérable. Je tâchai de le consoler avec les meilleures raisons que je pus trouver. Après quoi j'entrai dans une place où je vis ces célebres *Hôtelleries* de *Plantin*, de la *Fleur de Lis*, du *Griffon*, de la *Salamandre* & nombre d'autres, où l'on trouvoit toutes sortes d'apprêts en abondance. J'y vis des *Enéides* à l'étuvée, en pâté & en hachis; des *Fastes* & des *Métamorphoses* rôtis, bouillis, en tourte & en friture, & une infinité d'autres ragoûts différents, à si bon compte, que je ne crus pas devoir chercher ailleurs la source des fréquentes maladies des habitants, de ces indigestions & de ces maux de tête qui les tiennent dans un état de langueur & de foiblesse continuelle, & qui ne viennent que de leur intempérance à se gorger de ces mets littéraires,

Imprimeries célebres.

De tout ce que j'y vis, rien n'attira davantage mes regards qu'une capilotade de *Poëtes*, & un pot pourri de *Politiques*, qui avoient très-bon air, & que j'apperçus dans l'Hôtellerie de Plantin. Nous y ferions entrés, mais *Varron* voulut me faire voir auparavant le *Palais* où l'on rendoit la justice, & qui étoit sur cette même place.

Palais de la Justice.

Nous y fûmes à l'instant, & nous trouvâmes à la porte les Exécuteurs de la Justice occupés à pendre nombre de parjures qui avoient affirmé avec serment, beaucoup de choses dont ils n'avoient ni certitude ni connoissance par eux-mêmes, mais simplement sur la foi & la parole de leurs Maîtres. On faisoit subir le même supplice à plusieurs Ultramontains convaincus de mauvais commerce avec la langue Grecque.

Salle d'Audience.

Nous entrâmes ensuite dans une grande *Salle*, dont deux Grammairiens étoient portiers. Là nous vîmes assis sur des gradins élevés, les trois Juges si célebres dans l'antiquité, *Minos*, *Rhadamante* & *Eaque*. L'audience commença, & je vis s'avancer, pour plaider, un vieillard appuyé sur un bâton, branlant la tête & les mains,



& à qui l'on eût donné, ſur ſon air décrépit, plus de quatre-vingt-dix ans. Je m'étonnai qu'à cet âge, il ne ſongeât pas à couler, dans le repos & la tranquillité, ſes derniers jours de ſa décrépitude. Je demandai à *Varron* le nom de cet *homme-là. C'eſt, me répondit-il*, « ce *Turanius* dont parle » Séneque, Procureur extrêmement » actif, nourri dans les Procès, & » tellement accoutumé au fracas & » aux clameurs des Tribunaux, que, » Caïus Céſar l'ayant obligé de ſe » retirer, il s'en fut chez lui, & s'étant » mis au lit, comme un homme prêt » à rendre l'ame, il ordonna à ſes » domeſtiques de le pleurer comme » mort. Auſſi-tôt toute ſa maiſon ſe » mis à pleurer le loiſir de ſon vieux » Maître; & ſi l'on ne l'eût pas rétabli dans ſes fonctions, il y a long- » temps qu'il ſeroit en terre. Telle » eſt la folle ambition des *hommes*, » qu'ils aiment mieux vivre pour les » autres que pour eux-mêmes, & » meurent ſans avoir connu le prix » de la tranquillité & de la paix de » l'ame. «

Scaliger pourſuivi par les Poëtes anciens.

J'étois curieux d'entendre ce perſonnage; mais je fus privé de cette

satisfaction, par l'arrivée d'une troupe de *Sbires* qui traînoient *Jules-César Scaliger*, comme un criminel garrotté, les fers aux mains, & un bâillon à la bouche. Je vis entrer à sa suite *Ovide*, *Plaute*, *Térence*, *Properce*, *Tibulle*, *Claudien*, *Stace*, *Silius Italicus*, *Lucain*, *Horace*, *Perse*, *Juvenal & Martial*, presque tous estropiés, & le visage balafré; l'un sans yeux, l'autre sans nez, quelques-uns avec des dents & des cheveux postiches, d'autres avec des bras & des jambes de bois, si défigurés, en un mot, qu'ils ne se reconnoissoient pas eux-mêmes.

Dès qu'on eut fait silence dans la Salle, *Ovide*, comme le plus éloquent & le plus au fait de la Rhétorique & de la Jurisprudence qu'il avoit étudiées dans ses jeunes ans, prit la parole au nom de tous, & parla ainsi contre Scaliger :

Plaidoyer d'*Ovide* contre Scaliger.

« Dans cette cause, Messieurs, » il est inutile de recourir aux arti- » fices de la Rhétorique, pour capter » votre bienveillance par un exorde » étudié, préparer votre attention » par la proposition du sujet, porter » la lumiere dans vos esprits, par



» une claire expoſition, y porter la
» conviction par le détail des preuves,
» & réſumant le tout par une pérorai-
» ſon véhémente, enflammer vos
» cœurs & les animer à la punition
» du coupable. Vous avez ſous vos
» yeux le corps *du délit*, *la main ſan-*
» *glante* qui s'eſt portée à le com-
» mettre, & le ſang qui coule encore
» de nos plaies : la vérité du fait
» ſouffriroit des embelliſſements de
» l'art oratoire, & votre prompti-
» tude à punir, s'impatienteroit d'un
» long diſcours. Laiſſons parler pour
» nous nos viſages défigurés, nos
» corps mutilés ; voilà les outrages ;
» vous voyez le coupable. Nous ne
» voulons pas d'autre défenſeur de
» notre innocence, ni d'autre témoin
» de notre conduite, que cette Ré-
» publique même, dans laquelle nous
» avons vécu plus de mille ans,
» tranquilles, paiſibles, eſtimés &
» honorés de tout le monde.

» Par quel endroit *Plaute* & *Térence*
» ont-ils pu s'attirer un pareil traite-
» ment ? eux qui ont toujours fait
» l'amuſement & les délices du pu-
» blic ; l'un par ſes plaiſanteries &
» ſes graces naïves ; l'autre par un

» ton de politeſſe plus élevé, & une
» élégance plus recherchée. Quel eſt
» le crime de *Properce* & de *Tibulle*,
» ce couple d'Auteurs aimables, ten-
» dres & touchants ? Pour *Silius Ita-*
» *licus*, il eſt ſi humble, qu'il oſe
» à peine lever les yeux, marchant
» toujours terre à terre, & tâchant
» de trouver, dans les autres, les
» graces qui lui manquent. *Ennius*
» à la vérité eſt d'un commerce un
» peu dur ; mais on doit lui pardon-
» ner ce défaut en faveur de ſon génie.
» *Claudien* eſt toujours brillant de
» parure, & quoique ſes richeſſes
» ſoient modiques, il a le talent de
» s'en faire honneur. Que ſi *Stace* eſt
» préſomptueux, & *Lucain* ſuperbe,
» ce ſont là des vices qui ont leur
» ſource dans l'élévation & la véhé-
» mence du génie, & qui ne font tort
» à perſonne. *Horace* eſt grave &
» compoſé ; mais s'il eſtime ſes talents,
» il ne mépriſe point les autres ; &
» s'il pince quelquefois, c'eſt tou-
» jours avec politeſſe, & dans la vue
» de faire rire. J'avoue que *Juvenal*
» eſt ſatyrique ; mais il eſt homme
» de bien, & ne ſuit en cela que
» ſon zele pour l'amendement de

» cette République. Il ne reprend
» les vices qu'en général, & je ne
» ſache pas qu'il ait dit un mot de
» *Scaliger* dans ſes ſatyres. *Perſe*
» encore moins ; il eſt d'ailleurs ſi
» obſcur, ſi embrouillé & ſi peu in-
» telligible, que, quand même il l'au-
» roit pincé, celui-ci auroit bien pu
» faire ſemblant de ne pas l'entendre.
» Bien d'autres n'auroient ſu décider
» ſi le trait lancé s'adreſſoit à lui ou
» à tout autre. Il n'y a que *Martial*
» dont l'humeur terrible, les bons
» mots, les plaiſanteries & les pa-
» roles à double ſens auroient pu lui
» faire ombrage ; mais il jure que de
» ſes jours il ne l'avoit vu, ni n'avoit
» ſeulement entendu parler de lui.
» Pour ce qui me regarde, je puis
» dire ſans vanité & ſans amour pro-
» pre, que j'ai toujours paſſé pour un
» homme d'une humeur douce &
» paiſible ; & quoiqu'on me trouve
» de la facilité pour tout, je n'en ai
» jamais abuſé pour faire mal à per-
» ſonne. J'avoue que j'ai donné dans
» des égarements, pour avoir trop
» exercé ma plume ſur des ſujets
» amoureux ; mais j'en ai été puni
» par le banniſſement, & jamais

» personne ne le fut deux fois pour
» une même faute. Et d'ailleurs,
» quand nous aurions tous été coupa-
» bles, *Scaliger* étoit-il Juge com-
» pétent ? C'est à vous seuls qu'il
» appartenoit d'en connoître.

» Mais est-il surprenant que cet
» insolent ait eu l'audace de s'en
» prendre à nous autres profanes,
» puisque ses mains sacrileges n'ont
» pas respecté des Auteurs pieux &
» religieux, tels que *Sannazar*, *Bede*,
» *Pontau*, *Fracastor* & tant d'autres.
» Songez, Messieurs, à venger
» notre honneur outragé, songez à
» venger la tranquillité de cette Ré-
» publique, troublée sans cesse par
» les insolences & les entreprises
» téméraires d'un Citoyen, dont la
» lime, ou pour mieux dire, le
» poignard acéré ne vous épargnera
» pas vous-mêmes. «

Scaliger maltraité par les Poëtes.

A peine *Ovide* eut achevé son plaidoyer, que *Scaliger* débarrassé de son bâillon, commença à parler pour sa défense, mais avec tant d'orgueil & de mépris pour ces Poëtes respectés de l'antiquité, que ceux-ci furieux de se voir insulter dans un lieu si public, oubliant le respect qu'ils



devoient aux Juges, ſe précipiterent ſur lui, & le traînant par la Salle, ſe rendirent eux-mêmes Juges & Exécuteurs de la Sentence qu'ils auroient pu attendre du Tribunal. Cette incartade leur eût coûté cher, ſi les Juges n'euſſent été détournés dans ce moment par un autre objet de plus grande importance. Ce fut l'arrivée d'une multitude de peuple qui entra précipitamment dans la Salle, jettant les hauts cris, de ce que Meſdames les *Sciences* avoient déſerté de leur Palais, & qu'on n'y avoit trouvé à leur place que quelques indices de leur ancien ſéjour. A cette vue, les Citoyens levant les yeux au Ciel, pouſſerent des cris perçants. Ils aigriſſoient leur douleur, & excitoient leurs larmes, en ſe montrant, les uns aux autres, quelques nippes qui reſtoient de l'habillement de ces Dames.

Déſertion des Sciences. Déſolation dans la Ville.

L'un apportoit une robe émaillée des fleurs de la *Rhétorique*; l'autre, une coëffure toute éclatante des rubans de la *Poéſie*; celui-ci, un bandeau de la *Juriſprudence*; celui-là un miroir de la *Philoſophie*.

A ces nouvelles, les Juges ſe troublerent, & tout hors d'eux-mêmes

à la vue d'une ſi grande perte, ils ſortirent de la Salle, pour aller informer ſur cet événement, & aviſer un remede convenable.

De leur côté les Poëtes ſuſpendirent les coups de leur vengeance ſur *Scaliger*. Pour moi, touché de compaſſion en faveur d'un ſi grand eſprit, cette vive lumiere des Belles-Lettres, je voulus profiter de cet inſtant de calme, pour les appaiſer, en leur parlant avec douceur; mais *Claudien* me repliqua d'une maniere ſi groſſiere, & mon ſonge avoit ſi fort l'air de la réalité, que j'en fus outré de colere. je levai le bras ſur lui, comme un homme éveillé, & je m'élançai pour lui décharger un ſouflet ſur le viſage; mais je donnai lourdement contre le bois de mon lit: le coup m'éveilla, & fit diſparoître les illuſions dont j'étois le jouet depuis ſi long-temps. Je reconnus alors toute la vanité des recherches des hommes, des pénibles travaux qu'ils entreprennent, des longues veilles dont ils ſe conſument pour un peu de ſavoir; & que le vrai ſage n'eſt point celui qui a fait le plus de progrès dans les Arts & les Sciences, mais plutôt celui qui s'eſt fait des idées

Réveil de l'Auteur.

saines de toutes choses, qui, s'élevant au dessus des opinions légeres & vaines du vulgaire, ne reconnoît, pour vrais biens, que ceux qui sont en notre pouvoir & indépendants de la volonté d'autrui ; enfin dont l'ame, toujours constante & inaccessible aux impressions de l'amour & de la crainte, trouve peu de choses dignes de la toucher, & rien qui ait la force de la subjuguer ou de la troubler.

FIN.

TABLE DES MATIERES,

Où l'on trouvera des éclairciſſements ſur quelques endroits obſcurs.

A

Argensola

B

C

H

L

M

N

O

P

S

FIN DE LA TABLE.



